

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toute les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen-Orient sur la base du droit de l'État d'Israël à la sécurité et sur la reconnaissance du droit à un État du peuple palestinien.

ISSN : 0757-2395

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

Le N° 5,50 €

PNM n° 297 – Juin-Juil.-Août 2012 – 30^e année

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Cycle ÊTRE juif au XXI^e siècle

Agitateurs culturels B.Cyrulnik 4

Droits de l'Homme

"Le ventre est encore fécond..." D.Vidal 10

Jérusalem : Défendre le droit international I.Avrar 5

Histoire / Mémoire

Une maison pour quelle histoire de France ? H.Levart 6

70^e anniversaire de la Rafle du Vél' d'Hiv C.Vieu-Charier 11

Hommage à R.Aubrac N.Mokobodzki 2

Europe

L'économie européenne est-elle victime de l'Allemagne ? J.Lewkowicz 3

Hongrie - Le culte de Horthy... PK 6

Littérature

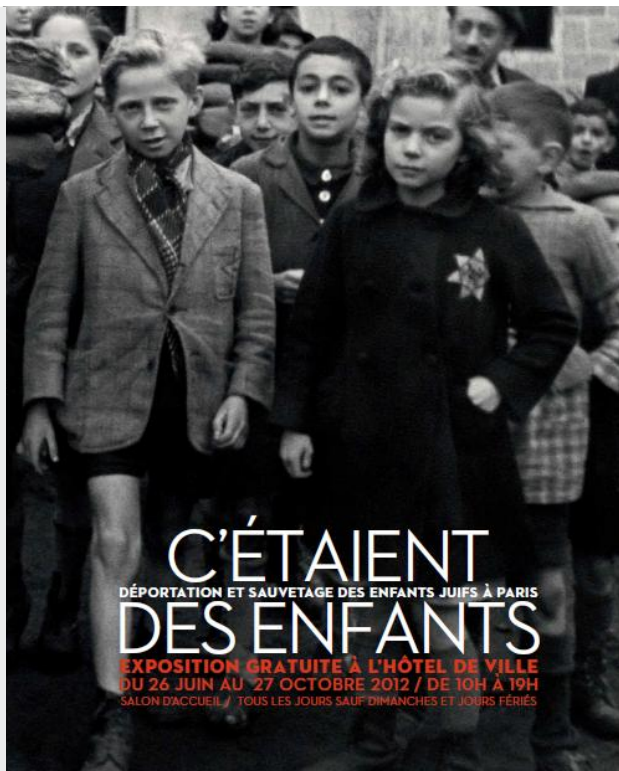
Une féconde déconstruction de la Bible A.Spire 4

Drieu la Rochelle... G.G.Lemaire 8

Appelfeld : "Sans langue, je suis semblable à une pierre" F.Mathieu 9

Billets d'humeur J.Franck, H.Levart 3,7

Culture L.Laufer, J-P.Jouffroy 7,12



1942 - 2012

À 70 ANS DE LA RAFLE du Vél d'Hiv du 16 juillet

lire en page 11

notre entretien

avec Catherine Vieu-Charier
adjointe au Maire de Paris,
chargée de la Mémoire
et du Monde combattant

Y lire aussi l'annonce de cette
exposition de l'Hotel de Ville de Paris

Patrick Kamenka

ET MAINTENANT ?

Editorial

L'élection de François Hollande le 6 mai à la magistrature suprême est la résultante du rejet massif par une majorité de Français de l'affairisme et du clanisme qui ont culminé sous le quinquennat de Nicolas Sarkozy ; le dîner du Fouquet's et le bouclier fiscal symbolisant aux yeux de l'opinion publique cette dérive.

L'échec de l'ancien chef d'État, candidat à sa propre succession, est aussi le signe d'une condamnation du racolage des idées de haine exprimées par le *Front national* et de la volonté de ses idéologues de l'Élysée (tels Patrick Buisson transfuge de *Minute*) d'exhumer les valeurs de la France pétainiste notamment lors de la commémoration de la « Fête du vrai travail ». Un choix idéologique qui est allé de pair avec la stigmatisation croissante des étrangers qu'on a opposés aux Français d'origine. Les citoyens du pays de Jean Jaurès, Guy Môquet et Raymond Aubrac n'ont pas pardonné que chaque fait divers serve de prétexte à une nouvelle loi, au moment où la politique néolibérale conduisait à plus de suppression d'emplois, à une désindustrialisation galopante laissant des régions entières à l'état de désert économique.

Le poison mortel du populisme inoculé par le

FN (18% aux présidentielles) s'est répandu en priorité dans ces zones abandonnées du fait de la casse du service public où manifestement l'État protecteur ne jouait plus son rôle.

Une page est tournée après la présidentielle.

Désormais, c'est le troisième tour des élections qui va se jouer avec la tenue des législatives (10 et 17 juin) pour ensuite relancer, avec une nouvelle majorité, une véritable croissance basée sur l'augmentation du pouvoir d'achat (hausse sensible du SMIC), le développement des services publics, le droit à la retraite à 60 ans, etc. Déjà, les syndicats sont convoqués pour une conférence nationale par Matignon afin de renouer les fils du dialogue social distendus depuis 2007.

Ce scrutin devrait permettre de mettre en minorité les apprentis sorciers prêts à faire passer le FN pour « un parti républicain » afin de capitaliser les voix de Marine Le Pen.

L'exemple de la Grèce, laboratoire de la destruction sociale, devrait pourtant dessiller les yeux : le diktat de la Troïka et des thèses ultralibérales a réussi à appauvrir le peuple grec plongé dans la misère en lui imposant neuf plans d'austérité. Cela sans rien régler de la crise mais en faisant le lit du parti néonazi « Aube dorée » dont l'appellation fait

référence au théoricien du nazisme Alfred Rosenberg.

Fort heureusement, un nouvel espoir est né avec « Syriza » – coalition de la gauche radicale qui vient de remporter 16% des voix aux dernières élections législatives grecques – en rupture avec les partis traditionnels totalement discrédités.

Pour toutes ces raisons, en France, la majorité qui sortira des urnes le 17 juin devra prôner la fin du Pacte d'austérité Merkel-Sarkozy.

Paris doit également renouer avec la tradition d'une diplomatie en faveur du dialogue au Proche-Orient où les prisonniers Palestiniens viennent de remporter une grande victoire [de principe, voir p. 5] permettant d'améliorer sensiblement leur sort (fin de l'isolement carcéral, levée des sanctions...) face à un État hébreu qui poursuit inexorablement sa politique de colonisation, au mépris des lois internationales. A l'heure où la France va commémorer le 70^e anniversaire de la rafle du Vél' d'Hiv (16 juillet 1942), une majorité anti-FN au Palais Bourbon constituera un signe fort d'une nation solidaire et d'un peuple qui rejettent les thèses racistes, xénophobes, antisémites et islamophobes. ■

24 mai 2012

CARNET

Élise Trajman-Amghar, son épouse
et son fils Karim-Mikael
29 rue des Boulets - 75011 Paris

Alain Trajman
son épouse
et ses fils Julien et Guillaume
83 rue de Paris - 93100 Montreuil

ont la douleur de vous faire part du décès de leur père et grand-père

SAMUEL TRAYMAN

survenu à l'âge de 98 ans, à Paris.

La PNM a appris la disparition de

MADELEINE (Malka) WAIN

ancienne des Cadets et du Yasc,
adhérente de l'UJRE et fidèle abonnée de la Presse Nouvelle magazine,
Au grand regret de tous ses amis, son sourire lumineux va leur manquer.

L'UJRE exprime toute sa sympathie et adresse
ses plus sincères condoléances à Irène et Philippe, ses enfants,
à ses petits-enfants, à toute sa famille et à ses proches.

LE 8^E FESTIVAL DES CULTURES JUIVES MET LA RUE À L'HONNEUR du 12 AU 28 JUIN

- **Rencontre des chorales** dimanche 17 juin à 14h. à la Bourse du Travail, 33 Bd. du Temple, Paris 3^e
- **Associations en fête** dimanche 24 juin à partir de 11h. Place Baudoyer devant la mairie du 4^e.

Comme l'an passé, venez nombreux nous rencontrer le 24 juin sur le stand de l'UJRE et de MRJ-MOI !



HOMMAGE

LA DERNIÈRE ÉVASION DE RAYMOND AUBRAC

Le 10 avril, Raymond Aubrac a rejoint Lucie. Couple de légende. Couple indestructible forgé et soudé, entre autres, par l'amour de la vie, inséparable pour eux d'un violent besoin de justice et de dignité, d'un solide appétit d'avenir. Soucieux de construire le présent, l'avenir. « Résister, c'est créer ». Il est peu de causes justes, honnêtes, à laquelle ils n'aient, non pas prêté, mais donné leur soutien passionné et toujours efficace, et ce jusqu'à leur dernier souffle de vie. Cela s'appelle la passion de la vie. Certes, ils ont fait la guerre. Certes, Raymond fut l'un des chefs de la Résistance. Un unificateur, un rassembleur. Certes il fut arrêté avec Jean Moulin et d'autres au tragique rendez-vous de Caluire. Mais cela, tout le monde le sait déjà. Ce qui se sait moins parce que cela ne se dit pas, c'est qu'Aubrac n'a pas livré Jean Moulin : de cela les preuves existent ! N'en déplaie à « l'historien » Stéphane Courtois qui ne sort pas grandi d'une escarmouche posthume. N'en déplaie à celui qui ose écrire que l'évasion organisée par Lucie était une fable ! Sans doute ces gens obéissent-ils aux mêmes motifs, peu honorables, que ceux qui ont essayé de faire de Jean Moulin une marionnette entre les mains du Pcf. Ce sur quoi il faut aujourd'hui insister, c'est qu'une fois la guerre finie, les Aubrac ne se sont pas arrêtés de vivre et de lutter. Ils ont changé d'armes et ont, l'un comme l'autre, continué d'agir jusqu'à leur dernier souffle de vie. Dans l'immédiat après-guerre, tout était à refaire. Lui fut commissaire de la République. Elle fut la première femme nommée à l'Assemblée consultative provisoire d'Alger.

Aubrac, anticolonialiste convaincu est, entre autres, celui qui a porté le fameux message verbal de Kissinger qui allait mettre un terme à la guerre du Vietnam. N'est-il pas un vieil ami de l'oncle Ho ? Aubrac, efficace au Maroc, efficace dans la coopération scientifique et technique avec le Vietnam.

Lucie et Raymond étaient parrains de MRJ-MOI depuis la première heure. Raymond Aubrac, né Samuel, dans une famille de riches négociants juifs de Strasbourg, n'avait comme beaucoup d'autres, revendiqué sa judéité, que pour signer *Une Autre Voix Juive*. Une judéité sur laquelle il s'interrogeait sans jamais avoir eu le temps d'aller jusqu'au bout de sa réflexion. Très proche de Stéphane Hessel, il travaillait à rapprocher. Il savait que, contrairement à ce que dit l'adage – *si vis pacem para bellum* (si tu veux la paix prépare la guerre) – si l'on veut la paix, il faut construire la paix. Des valeurs sur lesquelles nous ne pouvons qu'être d'accord. ■ **Nicole Mokobodzki**

A lire et relire, tant il est riche d'enseignements, le livre de Raymond Aubrac, *Où la mémoire s'attarde*, paru en 1996 – ainsi que le livre que lui a consacré Pascal Convert, *Raymond Aubrac, résister, construire, transmettre*.

A voir et faire voir, les deux films que Pascal Convert et Fabien Béziat ont consacré à Aubrac : *Raymond Aubrac. Les années de guerre*, produit l'an dernier et le second volet, *Raymond Aubrac : la reconstruction*, prochainement programmé par France 5. Notons que ce dernier film est précédé d'une interview de Robert Chambeiron, désormais l'unique survivant des auteurs du programme du CNR, dont il faut rappeler que son démantèlement est l'objectif avoué du MEDEF.



Vie des associations

« MÉMOIRE EN PARTAGE »

20 mai. Des juifs et des musulmans réunis. Ensemble contre le nazisme.

Saluons l'initiative de ces femmes musulmanes et juives, *Bâtisseuses de Paix**, animées depuis dix ans du même désir de dialogue interculturel. En témoigne la journée « **Mémoire en partage** », créée par ces « bâtisseuses » pour montrer le combat commun, parfois occulté, de juifs et de musulmans contre le nazisme. À leur appel, plusieurs dizaines de personnes, accompagnées d'historiens spécialistes, ont pu rendre hommage, au carré militaire du cimetière franco-musulman de Bobigny, aux soldats musulmans morts contre le nazisme, puis se rendre à la gare de déportés de Bobigny, à la synagogue puis au Mémorial de Drancy sur les lieux de l'ancien camp, haut-lieu de la déportation des juifs de France, et enfin à la rencontre du « Convoi 73 ».

Rachida Benhamed, de l'association des musulmans de Meaux et sa région, déclarait cette journée « *très importante pour le vivre-ensemble* » pour la « *reconnaissance des musulmans morts pendant la guerre, qui se sont battus contre le nazisme, ont vécu la déportation, la torture et la mort* ».

Annie-Paule Derczansky, des *Bâtisseuses de Paix* se félicite du succès grandissant de cette journée pédagogique et éducative, et nous précise sa portée. Orientée « *vers les juifs, pour approcher une autre histoire du monde musulman que celle de la collaboration avec le nazisme* » [...] « *car la mémoire collective tend à ne retenir que le rôle de Fayçal Husseini, mufti de Jérusalem, qui a fait allégeance à Hitler* », et « *vers les musulmans, pour qu'ils puissent se reconnaître dans des personnes qui ont combattu une idéologie antisémite et exterminatrice* » [et] « *se sont engagées pour sauver des juifs de la mort. Notre souhait, précise-t-elle, est que ces militaires et résistants musulmans d'hier deviennent les "héros" dans lesquels les musulmans d'aujourd'hui puisent un exemple d'engagement.* »

Souhaitons aux *Bâtisseuses de Paix* d'élargir encore le retentissement de cette journée ! Nous nous efforcerons d'y contribuer. ■ **PNM**

* *Bâtisseuses de paix* : Association créée en 2002. Lire page 3 de la PNM n° 251 de décembre 2007 <http://ujre2.pagesperso-orange.fr/PDF/251.pdf> – 06 66 10 55 64 – <http://batisseusesdepaix.org>

MERCREDI 6 JUIN À 18H.30 À L'ARC DE TRIOMPHE

L'Union des Engagés Volontaires
Anciens Combattants Juifs 1939-1945, leurs Enfants et Amis
animera la cérémonie du ravivage de la flamme.
L'UJRE sera présente.



La M.O.I. à l'honneur

RENDEZ-VOUS VENDREDI 22 juin à 11 heures

devant les grilles de l'entrée principale du Jardin des plantes, devant le pont d'Austerlitz
L'UJRE et la PNM vous prient de bien vouloir assister à la cérémonie de dévoilement de la plaque à la mémoire de

Michel SALTZERMANN dit FRED

juif de Bessarabie, premier commandant inter/région des bataillons FTP MOI Carmagnole et Liberté, tué par les troupes allemandes, le 19 août 1944, au 2^e jour de la Libération de Paris. Il défendait le pont d'Austerlitz à la tête d'un groupe de partisans. Lui et ses 30 compagnons sont morts pour la France.



LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993: quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982: hebdomadaire en français, **PNM**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 0614 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Roland Wlos

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction

Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis

75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 16

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite.orange.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement :

France et Union Européenne :

6 mois 28 euros

1 an 55 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse

postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

L'ÉCONOMIE EUROPÉENNE VICTIME DE L'ALLEMAGNE ?

par JACQUES LEWKOWICZ

L'économie européenne est-elle victime de l'Allemagne ? À cette question on est tenté de répondre oui car une entente entre syndicats et patronat d'Allemagne aboutit à ce que le coût du travail (salaires et charges sociales) – qui est, aussi, le revenu des travailleurs – augmente moins vite en Allemagne que dans le reste de l'Europe. Les produits allemands, ainsi rendus relativement moins chers, peuvent se vendre plus facilement dans l'ensemble du monde que ceux des autres pays européens, ce qui diminue le nombre de chômeurs allemands.

Cependant, si toute l'Europe avait agi de même, la diminution du revenu des travailleurs aurait généré une baisse de l'ensemble de la dépense européenne pour l'achat de biens ou de services. Ainsi, l'offre de ces biens et services voyant ses débouchés diminuer, le niveau de chômage européen aurait augmenté.

Un autre élément est la récente discussion à propos des euro-obligations, autrement dit des « dettes européennes ». Il y aurait une solution de gauche à l'endettement des trésors publics des pays européens : elle consisterait à emprunter collectivement au niveau européen, faisant ainsi bénéficier les pays en difficulté de la bonne santé des pays au budget équilibré. L'Allemagne qui s'oppose à cette solidarité représenterait la droite.

Il est hors de question de nier l'existence d'une concurrence entre capitaux pour la conquête des marchés, concurrence prenant la forme de l'affrontement d'égoïsmes nationaux. Mais, cet affrontement est-il à l'origine de la crise et suffirait-il de le dépasser pour en sortir ? C'est la conclusion inverse qui sera développée ici.

Propagation du mal

On peut, d'abord, observer que la crise actuelle est partie d'un effondrement du marché immobilier aux USA qui a déclenché une cascade de difficultés financières, dont le surendettement de certains pays européens n'est qu'une péripétie. C'est l'absence de cloisonnement des différents circuits financiers mondiaux qui a permis cette propagation. En effet, dans ce cadre, si un agent voit sa fortune diminuer, la valeur des dettes détenues par ses créanciers diminue car le risque de leur non remboursement augmente. La même affirmation est vraie concernant les dettes de ces mêmes créanciers. Ainsi, de proche en proche, une chiquenaude initiale génère-t-elle un ensemble de catastrophes. Ce phénomène a été encore aggravé par la politique poursuivie, pire que le mal qu'elle prétendait soigner. Pour venir au secours du système financier malade, on a substitué à l'endettement bancaire

privé celui des États pour, ensuite, constater un surendettement de ces derniers et diminuer leurs dépenses de service public, donc la demande, soit directe (par les États), soit indirecte (par les salariés de l'État), de biens et de services. Cette réduction a diminué les débouchés de l'appareil productif européen, abaissé le volume des richesses produites et rendu encore plus difficile le remboursement des dettes publiques.

Le profit : toujours plus et plus vite !

Néanmoins, la description de ces enchaînements n'explique que la propagation du mal. Elle n'explique pas l'origine de la maladie. Pourquoi, autant de spéculations financières, qu'elles soient d'abord immobilières aux États-Unis, puis, ensuite, relatives au taux d'intérêt, reflet du risque de non-remboursement des dettes des États européens ? La réponse réside dans le mode de régulation économique en place. Sauf abondance, il faut bien choisir la manière dont les ressources, fournies par les techniques et la nature, utilisées dans l'économie vont être allouées parmi différents emplois alternativement possibles. Dans un mode de production, le nôtre, où domine l'intérêt privé, on privilégie les allocations apportant la rentabilité monétaire la plus élevée et la plus immédiate possible. Ces profits financiers une fois accumulés forment, à leur tour, un capital qui réclame, de nouveau, une « rémunération », un coût, pour l'entreprise utilisant ce capital. Ce coût croît en proportion de l'accumulation ce qui rend la satisfaction de cette exigence de rentabilité progressivement plus difficile. En effet, la réalisation du profit trouve sa source dans l'exploitation des travailleurs. Mais les nécessités à la fois objectives (de renouvellement de leur capacité de travail) et subjectives (d'amélioration des conditions de vie et de travail) limitent la possibilité d'accroître le degré d'exploitation. Naît, alors, l'illusion que par un artifice spéculatif on pourra pallier à cette difficulté. Or, les marchés financiers ne sont pas efficients au sens où ils ne sont pas capables d'attribuer une valeur fondée sur des éléments rationnels objectifs aux biens qu'ils permettent d'échanger*. L'artifice spéculatif portant, par exemple, sur la valeur future d'un bien immobilier ou d'une entreprise, n'atteint son objectif que tant que l'ensemble des opérateurs sur les marchés financiers y consent. Mais il peut perdre de sa crédibilité auprès d'une partie d'entre eux, de façon totalement erratique. La valeur antérieurement « créée » s'effondre alors, transformant ainsi le palliatif artificiel à la difficulté de satisfaire l'exi-

gence de profit en crise financière, sans que le moindre élément rationnel ne justifie ni la situation initiale de consensus ni l'effondrement qui s'en suit. On voit bien que l'Allemagne n'est pour rien dans ce processus aboutissant à la crise.

Le véritable adversaire...

Mais, si le capitalisme est un processus dégénérant inévitablement en crise, il n'est pas en permanence en crise. Il est donc possible de sortir du marasme économique par des mesures immédiates. Ces mesures sont nécessaires car la diminution du chômage est l'une des conditions essentielles du déploiement du mouvement social et des luttes, sans lesquelles aucun changement social n'est possible. C'est ici que se situe le rôle des forces réactionnaires lesquelles sont particulièrement actives, pour le moment, en Allemagne. En effet, dans le système bloqué par la finance qu'est actuellement l'économie européenne, il faut introduire l'équivalent de l'huile nécessaire au fonctionnement d'engrenages grippés.

L'huile à injecter est la création monétaire avec une exigence de profit la plus faible possible. En effet, il n'y a pas de remboursement possible de l'endettement total européen. Ce dernier doit être racheté par la Banque centrale européenne, dont le statut devra être révisé pour permettre ce rachat, à financer par une création de monnaie (ce que font toutes les banques lorsqu'elles prêtent plus qu'elles ne reçoivent de dépôts).

En même temps, doivent être constitués des pôles publics de financement (tant au niveau européen que dans les différents pays) afin d'effectuer des investissements d'intérêt général (éducation, recherche, santé...) et pour aider les PME, l'ensemble avec, pour critère de choix, la création d'emplois.

Il faut, enfin, augmenter les salaires, d'une somme d'autant plus importante qu'ils sont faibles pour garantir un débouché à la production.

En bref, il s'agit, plutôt que de diminuer le coût du travail, d'amoindrir le coût du capital. Or les forces qui s'opposent à une telle manœuvre ne sont pas spécifiquement allemandes, ce sont les détenteurs des accumulations du capital drainées par les marchés financiers. Cette très mince couche sociale constitue le véritable adversaire. ■

* Les détails de ce mécanisme sont fort bien et limpide décrits dans un ouvrage récent, par ailleurs très injuste et dépourvu d'arguments convaincants dans sa critique de la théorie marxiste : **André Orléan, L'empire de la valeur : Refonder l'économie**, Éd. Seuil, Coll. La couleur des idées, 2011, 340 p., 23,30 €

LE bouclier



Cet ustensile à usage guerrier serait-il l'emblème de la République, cinquième du nom ? Le précédent président avait inauguré son règne en inventant un bouclier fiscal, sur lequel tout le mal possible et justifié a été dit.

Son successeur, Monsieur François, revient de Chicago. Il participait à une réunion de l'OTAN, organisation caritative et pacifiste bien connue ayant pour but l'amitié harmonieuse entre les peuples. Enfin, pas tous.

Il y fut envisagé de développer en Europe un "bouclier anti-missile". Ce dispositif, extraordinairement onéreux, est censé protéger les populations contre les attaques stratégiques en provenance de l'ennemi héréditaire. La nature de cet adversaire implacable n'est pas encore définie. Certains pensent à l'Iran, voire la Chine et, pourquoi pas, la Russie, qui fut naguère l'objet de telles prévenances. La dépense incomberait aux pays "protégés" d'Europe. Les bénéficiaires, copieux, grossiraient l'escarcelle des sociétés américaines du "complexe militaro-industriel", malheureux depuis la fin de la guerre froide.

Il me déplairait fort de voir Monsieur François, que j'ai porté à l'Élysée par mon vote, cautionner un projet aussi évocateur de mauvais souvenirs.

JACQUES FRANCK

23 mai 2012



ET SOUDAIN SUR LE PLATEAU...

« Il y eut cet instant magique : une foule saisie par l'émotion, des gens au bord des larmes, tandis que l'écho des montagnes renvoyait les mots de Charles Palant, ancien résistant déporté à Auschwitz, toujours vaillant : "Sachons réagir vite quand l'Homme est menacé. Soyons fiers d'être des hommes !" »

Ainsi le *Canard Enchaîné* du 30 mai commence-t-il son article sur le rassemblement des "Résistants d'hier et d'aujourd'hui, Thorens-Glières 26-27 mai 2012" sur lequel nous reviendrons.

Oui, nous pouvons conclure, avec Charles Palant : « Résistants d'hier, résistants d'aujourd'hui. Devant le monument qui perpétue le souvenir des combats du Plateau des Glières, que nous disent les héros dont nous sommes venus honorer la mémoire ? Ils nous disent "Nous ne sommes pas morts, nous vivons en vous qui poursuivez nos luttes pour l'émancipation humaine." » ■ PNM

Cycle - QU'EST-CE QU'ÊTRE JUIF AU XXI^E SIÈCLE ?

AGITATEURS CULTURELS ?

par Boris Cyrulnik

Partager une croyance crée un sentiment d'appartenance, ce qui est nécessaire, délicieux et dangereux.

Nécessaire, parce que ce sentiment participe à la construction de l'identité. Nous pouvons ainsi nous faire une représentation de soi, afin de savoir comment réagir face aux événements.

Délicieux, parce que le partage d'une croyance est une déclaration d'amour. Sachant que nous partageons les mêmes représentations, les mêmes valeurs et les mêmes conduites, nous nous sentons en sécurité ensemble. Nous pouvons nous faire confiance puisque nous sommes en familiarité.

Ce sentiment peut devenir dangereux quand, ignorant les autres croyances, les autres conceptions du monde, nous évoluons vers le clan, la secte, ou le groupe clos méprisant tout ce qui n'appartient pas à son monde.

Les Juifs sont unis par la croyance en un type de Dieu, par des rituels souvent obsessionnels (comme le disait Freud), et par une histoire qui identifie le peuple juif.

Comme toujours, les origines sont mythifiées et les recherches historiques amènent à les corriger, ce qui ne plaît pas aux croyants qui ont besoin de certitudes. La naissance du peuple juif est une histoire terrible et merveilleuse, comme toutes les naissances. Plus la mémoire s'approche des temps modernes, plus les documents racontent une histoire de persécutions et de créativité. Beaucoup de peuples peuvent dire cela, mais un atlas d'histoire des Juifs couvre la planète entière et soulève tous les problèmes de la condition humaine.

Pour les Juifs du XXI^e siècle, l'histoire a commencé avant notre naissance, avec l'histoire de nos parents et de nos grand-parents.

Or, l'histoire de nos ascendants dépend étonnamment du contexte socio-culturel dans lequel ils vivaient. Les Juifs allemands, fiers d'être allemands, participaient fortement à la belle culture germanique du XIX^e siècle. Dans les années 1920-1930, les Juifs français, avaient presque oublié leurs origines quand ils accueillaient mal les Juifs d'Europe centrale. Les synagogues étaient « christianisées » par l'orgue et les sermons patriotiques en français. Quand aux Sépharades, ils s'entendaient très bien avec leurs voisins arabes dont ils prenaient les vêtements, la cuisine et les rencontres culturelles.

La Shoah a réveillé les traces du passé que l'on croyait oubliées. Les deux références identitaires sont, aujourd'hui, le génocide et Israël.

Les historiens nous apprennent que les Juifs, à l'opposé de l'image des « moutons qu'on mène à l'abattoir », ont presque tous combattu le nazisme dans les armées régulières, dans la Légion étrangère et dans la Résistance. Cet antifascisme, à la Libération, les a poussés vers le communisme auquel ils ont participé dans tous les pays. Les groupes Juifs d'après-guerre ont redécouvert les valeurs d'avant-guerre : le

goût du diplôme, de la culture et de l'entreprise. Dieu s'effaçait dans ces associations de juifs laïques. L'aventure israélienne a démarré dans cette optique socialisante qui provoquait la sympathie des opinions mondiales.

Le sionisme qui avait échoué dans les années 1920-1930 (105 immigrés français en Palestine), devenait un espoir pour les survivants européens. Un million et demi de Juifs chassés en 1956 des pays arabes, à la demande de Nasser qui a toujours affirmé son admiration pour le nazisme, ont eu le choix entre USA et Israël.

Une nouvelle manière d'être Juif s'est alors développée. Les Sépharades ont apporté en Israël et en Occident les rituels religieux qu'ils avaient conservé. Alors que les Ashkénazes étaient restés juifs par fidélité, parce que nés de parents juifs et aimant des amis juifs. Après l'affaire Béria (1950) qui révélait l'antisémitisme soviétique, beaucoup de juifs communistes ont commencé à douter du communisme. Si bien que dans les pays de l'Est, les anticommunistes reprochent aux juifs de l'avoir importé, ce qui est vrai. Tandis que les nostalgiques du communisme leur reprochent de l'avoir effondré, ce qui est vrai aussi.

Un jeune Juif aujourd'hui doit donc se situer par rapport à la Shoah, au communisme, à Israël et à la religion.

Le génocide pose un problème anthropologique terrifiant et passionnant : comment des hommes ont-ils pu faire ça à d'autres hommes ? Et pourquoi cette folie sociale s'est-elle répétée au Rwanda et au Cambodge ? Les jeunes Juifs reprochent à leurs parents de ne pas en avoir parlé, ce qui leur a transmis un trouble. Mais ceux dont les parents ont parlé leur reprochent d'en avoir parlé, ce qui leur a transmis un trouble !

Le glissement vers la droite des Juifs occidentaux et vers l'extrême droite de certains Juifs israéliens s'expliquerait-il par l'antisémitisme qui vient de l'extrême gauche ? Les attentats antisémites sont des cadeaux faits aux sionistes : en Argentine après l'explosion du centre culturel de Buenos Aires, on a noté une forte alya* et Sharon avait même demandé aux Juifs français de venir se défendre en Israël. Cette invitation avait provoqué l'indignation de Robert Badinter, solidaire de l'existence d'Israël et pourtant anti "sionisme expansif". Même les juifs a-sionistes sont poussés à prendre position, à choisir leur camp, pro-palestinien ou pro-israélien, ce qui est un équivalent de déclaration de guerre.

Le retour à la religion, par les enfants et les petits enfants, même de couples mixtes, témoigne de ce besoin d'appartenance que notre culture démocratique a dévalorisé.

Le simple fait d'être juif invite à se poser tous les problèmes de la condition humaine : c'est passionnant, paradoxal et pas toujours facile. Mais c'est peut-être ce qui explique que les juifs ont toujours été des agitateurs culturels. ■



NDLR

* **Alya** [hébr. : ascension] : Pour un juif religieux, c'est l'acte d'immigration en Terre sainte, en Israël.

Le Docteur Boris Cyrulnik, neurologue, psychiatre, éthologue et psychanalyste français, est Directeur d'Enseignement à l'Université du Sud Toulon-Var.

En bref

La revue **Hérodote** consacre son 144^e numéro en date du premier trimestre 2012 à "L'extrême droite en Europe".

"Les ressorts communs à la montée de l'extrême droite en Europe que sont l'immigration musulmane, la mondialisation (à laquelle la désindustrialisation et la montée du chômage sont associés) et l'Union européenne ne suffisent cependant pas à effacer les particularités des situations nationales de chaque Etat", explique la revue qui ajoute avoir "choisi de présenter diverses situations européennes pour mieux comprendre, sans oublier de s'intéresser à la Russie". ■

* Éd. La Découverte, 216 p., 22 €.



UNE FÉCONDE DÉCONSTRUCTION DE LA BIBLE

par ARNAUD SPIRE

L'essai que vient de faire paraître aux éditions Fayard le philosophe Jean-Christophe Attias, chargé de recherche au centre d'études des religions du Livre, sur « *Les Juifs et la Bible* » mérite d'être cité comme un exemple authentique de recherche historique.

On désigne généralement par « *religions (du verbe latin religare (relier) du Livre* », les religions inspirées par le monothéisme de l'Ancien Testament (la Bible), à savoir le judaïsme, le christianisme et l'islam. On parle encore de religions abrahamiques, en référence au patriarche Abraham reconnu dans les trois traditions. Si l'on enlève à chacune de ces trois religions ce qui lie leurs croyants à leur Livre sacré, que reste-t-il de leur « maison commune » ? Faut-il en conclure que si l'on enlève la Bible aux Juifs, ils ne seront plus Juifs et que si on ne leur laisse que la Bible, ils seront encore Juifs ? Comme quoi l'identité religieuse qu'est censée fonder la sacralisation d'un seul livre échappe à toute définition simple.

S'agit-il d'un récit littéraire divinisé ou d'un code législatif immuable, d'un texte ou d'un objet, d'une révélation céleste ou d'une institution collective ? Pour les Juifs, la Bible a été historiquement tout cela à la fois. Le lien particulier qu'ils ont noué avec la Bible est le sujet de ce livre, un lien instable et ambigu. La Bible est « *le livre de l'enfance* » parce qu'elle se donne pour le livre des commencements et qu'il nous plaît, quelles que soient nos convictions, de croire au ciel, ou pas : « *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* »

On sait aujourd'hui que le commencement, s'il y en eut jamais un, est avant : le *big bang*. Il ne s'agit donc pas d'absolutiser la Genèse, pas plus que les Tables de la Loi données par Dieu à Moïse. Mais, comme l'auteur le suggère, de commencer par cet autre verset de « l'Exode » : « *Ce mois-ci est pour vous le commencement des mois.* »

Ce verset introduit le récit de la préparation d'Israël à la « *dixième plaie* » appelée à frapper l'Égypte au moment de l'extermination des « *premiers nés* ». Le judaïsme est un effort pour placer le commencement ailleurs et en un autre moment que nous ne l'imaginons. Il nous arrache à l'universel abstrait pour nous parler de la mission singulière d'un peuple singulier.

Au fil des pages, on se déprendra de bien d'autres illusions qui nous inclineraient à croire que la Bible est le livre fondateur du judaïsme. Le « *et* » qui unit les deux termes cache un véritable maquis, mille leurres, mille chausse-trappes au cours desquelles on verra les Juifs se définir, selon les temps et les lieux, avec la Bible, sans la Bible, contre la Bible mais jamais avec elle seulement. Il en va ainsi de toutes les religions. La « *déconstruction* » initiée par Jacques Derrida dans les années soixante fait ici la preuve de sa fécondité pour subvertir la théologie de la reconduction et l'illusion de la reproduction à l'identique.

Cet essai, pour être plus sûr de toucher ses contemporains, centre son propos sur quelques-unes des questions brûlantes de l'actualité : la Bible en elle-même n'est rien au fond et, comme l'écrit l'auteur, « *personne ne peut prétendre en restituer le sens original* ».

Il n'y a que les « *théologiens pressés* » et les fondamentalistes pour tenter de nous faire accroire, que, comme le Coran, la Bible n'a jamais été que ce que les lecteurs en ont fait. En aucun cas, le livre sacré ne peut servir de référence absolue à un « *ultra nationalisme violent accroché à la moindre colline de Cisjordanie.* »

* **Jean-Christophe Attias**, *Les Juifs et la Bible*, Éd. Fayard, 2012, 366 p., 20,90 €.



Cycle Villes

Jérusalem

Défendre le droit international

par Isabelle Avran

En ce mois d'avril 2012, la question de l'avenir des colonies en Palestine occupée aura centré les tensions parmi les ministres israéliens. Non qu'aux promoteurs d'un renforcement de leur construction s'opposeraient les partisans de leur gel – sinon de leur démantèlement – adeptes du droit international comme fondement d'une solution politique au conflit israélo-palestinien, permettant la coexistence de deux États.

Non, tous, en fait, entendent maintenir le rythme accéléré des constructions coloniales avalisées par le gouvernement, lequel s'est fixé pour objectif d'en annexer les grands blocs, en particulier dans et autour de Jérusalem, et de maintenir un contrôle israélien notamment sur la vallée de Jourdain.

Les dissensions n'ont porté que sur l'avenir de la trentaine d'habitations de la colonie d'Ulpana, proche de la grande ville palestinienne de Ramallah en Cisjordanie occupée, dont la Cour avait réclamé la démolition avant le premier mai. Il s'agit d'une colonie dite « sauvage », érigée sans l'aval préalable des autorités d'occupation.

Au regard du droit international, toutes les colonies, confiscations de terres et de ressources palestiniennes ainsi que les transferts de population sont illégaux.

Certains membres du gouvernement considèrent Ulpana comme un quartier de la colonie de Beit El et réclament sa reconnaissance rétroactive à l'instar de tant de précédentes et le Premier ministre affirme en rechercher le moyen « légal ». Sa coalition gouvernementale, il est vrai, repose pour une grande part sur les partis les plus favorables à l'extension des colonies. Et la ceinture qui sépare Jérusalem de son arrière-pays palestinien s'étend aujourd'hui jusqu'à Ramallah au Nord, Bethléem au Sud, s'insinuant à l'Est jusque vers Jéricho...

« La seule ville au monde où un pourcentage ethnique tient lieu de philosophie de développement » : ancien maire adjoint (israélien) de Jérusalem, Meron Benvenisti définit la ville au prisme de la stratégie qu'Israël y déploie. Les autorités israéliennes ambitionnent « 60 % de juifs pour 40 % d'Arabes » à l'horizon 2020, alors que fin 2010, Jérusalem – dont sa partie orientale – compte 789 000 habitants, dont 62 % (492 700) d'Israéliens juifs et 36 % (285 900) de Palestiniens.

L'extension des limites de la ville commence dès 1967. Contrôlée par la Jordanie, la partie orientale de Jérusalem s'étendait sur 6 km². Israël y adjoint 64 km² englobant à ce « grand Jérusalem » 28 villages palestiniens.

Depuis 1967, la colonisation a connu plusieurs phases, en cercles concentriques enserrant la ville et sa région, renforçant son isolement du reste de la

Cisjordanie, morcelant le territoire cisjordanien en cantons isolés, étranglés, privés de toute possibilité de développement.

Aujourd'hui, la colonisation s'installe massivement dans les quartiers palestiniens, dans la Vieille Ville, avec pour cible le « Bassin sacré ». Condamné par la Cour internationale de justice dans son avis du 9 juillet 2004, le réseau de murs dans, et autour de la ville, complète cette colonisation intensive.

Une panoplie législative diversifiée permet aussi à Israël, en violation de la légalité internationale, de transformer les habitants palestiniens de Jérusalem en résidents à Jérusalem. Quant aux Palestiniens non jérusalémites, ils ne jouissent plus que d'un accès limité sinon totalement impossible à la ville, pourtant centre administratif, économique, commercial, culturel, sanitaire, culturel de leur vie depuis des générations. Ce changement imposé du caractère de la ville s'appuie également sur l'exclusion des droits politiques des Palestiniens, mais aussi de leur visibilité et même de celle de leurs noms de rues. « La vieille ville fut, des siècles durant, l'objet de convoitises venues de toutes parts, une caisse de résonance de tous les excès que font naître des croyances associées à des désirs d'emprise absolue », rappelle l'historien palestinien Elias Sanbar, ambassadeur de Palestine auprès de l'Unesco, dans son *Dictionnaire amoureux de la Palestine*. Et de souligner qu'il ne peut s'agir de négocier entre des souverainetés divines, mais bien sur des réalités concrètes.

Après plusieurs décennies de remodelage de la ville en toute impunité, l'avenir de Jérusalem ne peut se construire qu'en tenant compte de deux impératifs. Le premier : prendre la paix au sérieux, ce qui suppose d'envisager la coexistence entre partenaires égaux. Le second : respecter le droit international. Quelles que soient les modalités envisagées ensuite pour son application concrète et pour l'avenir de la ville. Or le droit international repose sur le principe de l'illégalité de l'acquisition de territoires par la force et sur celui du droit des peuples à l'autodétermination, considérant ainsi Jérusalem-Est comme territoire occupé à l'instar du reste de la Cisjordanie et de la bande de Gaza.

Jérusalem, de la division au partage, voilà, au fond, ce que propose Elias Sanbar. En rappelant qu'il s'agit d'abord de mettre un terme à l'occupation et de restituer aux Palestiniens leur souveraineté sur Jérusalem-Est – comme sur le reste de la Cisjordanie et la bande de Gaza – permettant aux Palestiniens de faire de Jérusalem-Est leur capitale. Dès lors Jérusalem pourrait devenir une ville partagée et la capitale de deux États ouvrant à toutes les coopérations possibles. ■

MANIFESTATION xénophobe à Tel-Aviv

Aux cris de « les Soudanais au Soudan », un millier d'Israéliens a organisé fin mai une chasse aux émigrés africains dans les rues de Ha Tikva, quartier défavorisé de Tel-Aviv, ciblant les populations soudanaises et érythréennes accusées par les manifestants d'être entrées clandestinement en Israël via le Sinaï.

Des députés du Likoud (droite, parti au pouvoir) ont participé à cette manifestation à caractère clairement raciste, comme Miri Regev qui a qualifié de « cancer » les clans africains estimés à quelque 60 000. Même si le Premier ministre Benjamin Netanyahu a condamné ces violences, affirmant qu'elles n'avaient « aucune place » en Israël, le climat xénophobe à l'encontre de ces émigrés est entretenu au plus haut niveau. Le ministre de l'Intérieur Elie Yishai, également chef du parti religieux Shass, a déclaré à la radio militaire qu'il fallait « les (clandestins) placer dans des centres de détention et de rétention puis les renvoyer chez eux car ils viennent prendre le travail des Israéliens et il faut protéger le caractère juif de l'État d'Israël ».

A l'opposé de ces incitations à la haine, l'association « La Paix Maintenant », par la voix de son responsable Yariv Oppenheimer, a appelé la justice à poursuivre pour « incitation à la haine raciale » les députés du Likoud qui ont manifesté dans les rues de Tel-Aviv. D'autres ont également dénoncé ce « pogrome » comme l'a indiqué un commentateur du site antiwar.com. Quelques manifestations de protestation ont eu lieu à Tel-Aviv et Jérusalem. Le quotidien Haaretz s'est pour sa part interrogé : « Comment une manifestation anti-immigrés est-elle devenue à ce point incontrôlable ? » ■ PK

Günter Grass

NUCLÉAIRE

ISRAËL ET SA PUISSANCE ATOMIQUE MENACENT LA PAIX MONDIALE

BERLIN, 4 avril 2012 - Le prix Nobel de littérature allemand Günter Grass a publié un poème dans lequel il défend l'Iran et estime qu'Israël, avec ses armes atomiques, « menace la paix mondiale déjà si fragile ».

Intitulé « Ce qui doit être dit », le poème en prose paru dans le journal allemand *Süddeutsche Zeitung* dénonce d'éventuelles frappes préventives israéliennes contre des installations nucléaires iraniennes, comme un projet qui pourrait mener à « l'éradication du peuple iranien parce que l'on soupçonne ses dirigeants de construire une bombe atomique ».

Dans le même temps, il y a « cet autre pays, qui dispose depuis des années d'un arsenal nucléaire croissant – même s'il est maintenu secret –, et sans contrôle, puisqu'aucune vérification n'est permise », poursuit le Nobel de littérature 1999, en visant Israël sans le nommer au début de son texte.

Grass dénonce « le silence généralisé sur ce fait établi » – qu'il qualifie de « mensonge pesant » –, parce que « le verdict d'antisémitisme tomberait automatiquement » sur qui le romprait.

« Pourquoi ne dis-je que maintenant (...) que la puissance atomique d'Israël menace la paix mondiale déjà fragile ? Parce qu'il faut dire ce qui pourrait être trop tard demain », explique l'auteur : « Je ne me tairai plus, parce que j'en ai assez de l'hypocrisie de l'Occident » vis-à-vis d'Israël qui est le vrai « responsable de cette menace », selon Grass.

Il demande également « un contrôle sans obstacle et permanent de l'arsenal atomique israélien et du programme nucléaire iranien par une instance internationale reconnue par les deux gouvernements ».

Henryk Broder, éditorialiste du quotidien *Die Welt*, juge que « Grass a toujours eu un problème avec les juifs, mais [qu'] il ne l'avait jamais aussi clairement exprimé que dans ce poème ».

Pour Broder, Grass est « l'archétype de l'érudit antisémite », de l'Allemand « poursuivi par la honte et le remords » qui ne trouvera « la paix de l'âme » qu'avec la disparition d'Israël.

En 2006, Günter Grass, connu pour ses positions de gauche, avait reconnu avoir fait partie des Waffen SS dans sa jeunesse, lui qui renvoyait souvent l'Allemagne à son passé nazi.

Le porte-parole du gouvernement allemand, Steffen Seibert, a quant à lui, refusé de commenter ce texte, au nom de la « liberté de création ». ■ PK

NDLR Relire à ce sujet, en page 6 de la PNM n° 291 de décembre 2011, l'article de Dominique Vidal dans la série « Dates-clé du Proche-Orient » : (4) Le 7 juin 1981, Israël bombarde la centrale nucléaire Osirak.

ISRAËL ACCUSÉ DE VIOLER L'ACCORD SUR LES PRISONNIERS PALESTINIENS

DROITS

Les autorités israéliennes sont accusées de ne pas respecter l'accord signé le 14 mai dernier entre l'administration pénitentiaire et les représentants des prisonniers palestiniens, obtenu suite à une longue grève de la faim d'un millier de détenus palestiniens. Israël avait dû céder devant l'ampleur du mouvement aux trois principales revendications des grévistes : levée de la détention administrative, de l'isolement carcéral et autorisation de visites pour les prisonniers originaires de Gaza, en échange d'un engagement signé à « s'abstenir de tout acte de terrorisme » ainsi que de toute nouvelle grève de la faim.

Or fin mai, les habitants de Gaza n'avaient toujours pas reçu le droit de visite aux prisonniers, tandis que des prisonniers de Gaza restaient maintenus à l'isolement, contrairement à l'accord qui stipule leur transfert dans les 72 heures vers des cellules normales, selon leurs défenseurs.

D'autres droits des prisonniers ne sont pas reconnus, d'autant que les procureurs militaires israéliens affirment ne pas être informés de l'accord. La justice militaire a ainsi renouvelé la détention administrative de quatre députés du Conseil législatif palestinien.

NB Environ 1/3 des quelque 4 700 détenus palestiniens d'Israël (dont près de 310 en détention administrative) avaient observé une grève de la faim, dont sept depuis plus d'un mois et demi. Pour rappel, la détention administrative permet l'incarcération sans inculpation ni jugement pour des périodes de six mois renouvelables indéfiniment. ■ PK

HISTOIRE

UNE MAISON POUR QUELLE HISTOIRE DE FRANCE ?

par HENRI LEVART

Retenu un propos du ci-devant Sarkozy lors d'un discours électoral : « Je revendique pour la France le droit de défendre son identité qui n'est pas un gros mot ».

Question « gros mots », il est orfèvre en la matière.

Question identité nationale, la meute pétainiste en fait sa beuglante. L'infâme débat identitaire nous est encore en mémoire.

Voici que sous la houlette de l'ex-président, un décret annonça la création d'une *Maison de l'Histoire de France*. Bon nombre d'historiens en sont critiques. L'idée leur paraissant fumeuse, à en juger par cet extrait : « Le projet a été lancé et formulé parce qu'une société comme la nôtre connaît un dérangement de la temporalité en ce XXI^e siècle de l'espace planétaire rétréci et du temps accéléré, du temps perdu, du manque de temps et du "présentisme" ».

Bonjour l'élitisme ! Quant au contenu, leur jugement est sévère. Reconnaisant le besoin indéniable de repères chronologiques des événements, du point de vue local, national, international, des historiens et professeurs au Collège de France se demandent : « Parle-t-on, comme au XIX^e, du nationalisme tel qu'il s'est construit, ou veut-on imaginer un vrai musée d'histoire reposant sur la problématique d'un territoire, de l'apparition des hommes jusqu'à aujourd'hui ? »

Pas un musée pour faire cocorico, ironise l'un d'entre eux ! Le caractère idéologique du dessein est dénoncé : « Pourquoi limiter l'histoire à la France alors qu'il est évident que l'on vit dans un monde mondialisé ? » Entre autres reproches, la réprobation se fonde sur trois options contestables : celle d'une France étriquée, d'un discours rétrograde et d'un lieu d'implantation délogeant les Archives de France qui souffrent déjà d'un cruel besoin d'espace.

Suite à la présence du président battu à la cérémonie du 600^e anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc, Nicolas Offenstadt, auteur de « *L'histoire bling-bling* », reconnaît qu'un chef d'Etat est fondé à célébrer les figures emblématiques du passé, mais dénonce chez Sarkozy un usage intensif de l'histoire, une mise en scène du roman national réduit à de grands événements et à de grands hommes.

Pour sa part, l'opinion progressiste possède d'autres références. Fénelon disait déjà qu'un bon historien n'est d'aucun temps, d'aucun pays, quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien.

La patronne du MEDEF avait comparé le *Front de gauche* à la Terreur, Sarkozy lui emboitant le pas.

En réponse prémonitoire, citons l'ad-

mirable exhortation de Gracchus Babeuf, parue dans « Le manifeste des plébéiens » : « Français, malheureux ! Ouvrez quelques volumes de l'histoire, et vous verrez si les hommes qui ont le plus mérité ces éloges et notre admiration, ont jamais craint de faire entendre la vérité toute entière, chaque fois que s'est déchaînée contre le genre humain l'oppression tout entière ».

En salut à la Révolution, l'abbé Grégoire qui fut l'un des artisans de l'abolition de l'esclavage, s'est exclamé : « La France est vraiment un nouveau monde ».

À propos de l'influence universelle de notre culture au temps des Lumières, Maurice Thorez évoquait la protection accordée par les souverains étrangers aux écrivains français : Voltaire protégé par Frédéric II, Condillac par le prince de Parme, Diderot par Catherine II.

En rapport au monde, le général de Gaulle écrit dans ses « Mémoires : « Notre pays, tel qu'il est, parmi les autres, tels qu'ils sont, doit sous peine de danger mortel, viser haut et se tenir droit ».

Georges Cogniot définit l'idéologie du nationalisme comme reposant sur la déformation de l'histoire, sur la réduction arbitraire de toute l'histoire aux rapports nationaux et à l'hostilité entre nationaux ; comme reposant aussi sur la falsification du concept même de nation, traitée comme une communauté « naturelle », comme le résultat de facteurs biologiques ou encore comme le produit d'une âme nationale « donnée de toute éternité ». Georges Duby propose la définition suivante : « Les batailles ou les émeutes, les crises dynastiques ou les décisions du pouvoir peuvent être tenues pour une effervescence de surface. Les ressorts profonds de l'histoire sont ailleurs, dans l'aménagement des forces productives, dans la manière dont furent réparties, d'âge en âge, entre les hommes, la puissance et les richesses. »

Jacques Le Goff considère, lui aussi, que le nationalisme, les préjugés de toute sorte, pèsent sur la façon de faire l'histoire. En écho, Marc Ferro souligne que les revendications identitaires prennent le pas quand les utopies égalitaires ont fait faillite.

Quand Armand Lunel rappelle la présence juive dans le Comté de Provence, un siècle avant Jésus-Christ, nous savons que ce territoire, tout comme la Gaule, comme la France, furent successivement envahis par les Grecs, les Romains, les Wisigoths, les Ostrogoths, les Francs. C'est par ce brassage que s'est constituée notre nation.

Pouvons-nous être rassurés sur l'objectivité de la future institution par la nomination de Benjamin Stora au co-



mité scientifique, sachant qu'il a trouvé le moyen, dans un documentaire télévisé sur la guerre d'Algérie, d'omettre l'action pour l'arrêter, des du Pcf, soldats du contingent, de la Cgt et de l'UJRE, l'appartenance syndicale et politique des neuf morts de Charonne, le martyr de Maurice Audin, de Fernand Yveton, le courage d'Henri Alleg, d'André Moine et d'Alfred Gerson.

Jacques Le Goff a bien raison de s'offusquer de « l'histoire en miettes, du retour de la narration, de l'événement, de la chronologie, du politique, de la biographie. » Pour lui, « l'histoire est un combat d'idées pour mieux faire l'histoire ».

Alors, si un tel établissement à vocation pédagogique reste sous la férule des fervents de l'échelle des civilisations, il y a de quoi s'inquiéter. Par contre, si dans les conditions nouvelles sa réalisation se voit confirmer, il conviendrait de revoir sérieusement sa conception et son implantation. ■

L'ENVERS DU DÉCOR DE L'INFORMATION

Dans son livre « *C'est toujours la vie qui gagne* », Bertrand Rosenthal, journaliste à l'AFP depuis 1978, raconte à travers une série d'anecdotes et de chroniques de reporter, l'envers du décor du métier d'agencier. Loin des paillettes des salons parisiens, Bertrand Rosenthal évoque à travers son parcours professionnel, de Cuba à l'Afrique et de la Tchétchénie au Mexique, le travail de terrain et la fabrique de l'information qui arrivera dans les salles de rédaction des radios, télévisions, journaux et autres médias. À l'heure où l'on peut mettre en cause le secret des sources, en espionnant et en mettant sur écoute des journalistes qui font leur métier d'informer, les récits de notre confrère de l'AFP ont le mérite de démontrer les difficultés, les risques pour que ce soit toujours l'information qui gagne, pour paraphraser le livre. En clair, là où ne sont pas les journalistes, la démocratie est en danger, que ce soit dans les crises internationales ou dans les affaires de tels ou tels pays.

Il est clair aussi que pour informer, les journalistes comme le montre Bertrand Rosenthal prennent des risques et mettent leur vie en danger. Mais cela est indispensable face au rouleau compresseur de la communication en tout

- HONGRIE -
LE CULTE DE
HORTHY REMIS À
L'HONNEUR

Le premier ministre conservateur hongrois Viktor Orbán s'est fait connaître pour ses lois liberticides sur la presse dès son entrée en fonction. En dépit de puissantes manifestations contre son régime, Orbán a poursuivi dans la même voie et privilégié le retour en force des idées nationalistes (citoyenneté hongroise attribuée aux minorités magyares vivant à l'étranger...). Cette politique ultra-conservatrice s'est accompagnée d'une résurgence du parti d'extrême droite *Jobbik* : avec la chasse aux émigrés, particulièrement les Roms, le retour à l'antisémitisme, etc.

Un nouveau pas vient d'être franchi avec la réhabilitation du dictateur Miklos Horthy, qui a été régent du royaume hongrois de 1920 à 1944 et allié d'Hitler. Sous son régime, quelques 500 000 juifs hongrois ont été déportés puis exterminés, des lois antisémites édictées et la chasse aux communistes systématisée.

Cela n'empêche pas aujourd'hui Budapest de laisser ériger des statues en l'honneur de l'amiral Horthy, alors que des groupes fascistes s'en prennent aux opposants.

Pire encore : la statue de Raoul Wallenberg – diplomate suédois qui a sauvé des milliers de juifs hongrois des nazis – a été souillée à Budapest fin mai. ■ **PK**

genre qui cherche à faire passer la propagande pour de l'information, notamment à l'heure où les nouvelles technologies permettent d'informer instantanément et sans cesse. Mais sans les journalistes pour vérifier, trier, hiérarchiser, l'information ne serait que magma indigeste. A ce sujet Bertrand Rosenthal n'hésite pas à mettre à juste titre en cause les certitudes médiatiques, notamment des institutionnels, quand il écrit que : « l'information diffusée quotidiennement a perdu la boussole du bon sens ». Il s'indigne avec force par exemple contre le deux poids - deux mesures : un mort ou quelques malades en Europe par exemple valent plus que 150 morts en Afrique ou ailleurs.

Le sourire n'est pas absent des pages du livre quand il cite Fidel Castro rencontré par l'auteur, comparant la révolution à une bicyclette avec plusieurs vitesses mais sans marche arrière.

Bel hommage enfin rendu par le livre aux confrères mexicains qui doivent faire au quotidien leur métier sous la menace des cartels et de la police dans la guerre de la drogue. « *Quelles que soient les souffrances, les douleurs, les tragédies, les survivants ont un désir de vie extraordinaire* », conclut le récit de ces chroniques. ■ **PK**

* Bertrand Rosenthal, *C'est toujours la vie qui gagne*, Ed. Choiseul, 2011, 152 p., 17 €



CANNES 2012

par LAURA LAUFER



Le Festival de Cannes, c'est tout d'abord une compétition basée sur la sélection "officielle" d'un jury, présidé pour cette 65^e édition 2012, par Nani Moretti. Mais c'est aussi une vingtaine de jurys différents, dont quelques-uns fonctionnent un peu en marge du Festival, comme le "off" d'Avignon, certains créés depuis mai 1968, tel celui de la "Quinzaine des réalisateurs", et d'autres, des "sous-jurys",

font partie de la compétition officielle, tel "Un certain regard". Par la plume de sa chroniqueuse Cinéma, la PNM a cette année pu être représentée au Festival de Cannes. Laura Laufer était en effet, pour la première fois, membre du jury "Un certain regard" de la Fédération de la Presse de Cinéma Internationale (FIPRESCI). Mais laissons-lui la parole... PNM

Un festival de Cannes très arrosé car il a beaucoup plu. Arrivée 48 heures avant l'ouverture pour récupérer mon badge presse, j'ai le temps de longer le bord de mer et la croisette : yachts, hôtels et vitrines de luxe. Trop chers pour moi ! Après son ouverture, le festival fonctionne comme une usine, au rythme des projections qui s'enchaînent et des affaires qui se traitent, dans le premier marché international du cinéma.

Je me concentre sur les vingt films de la section *Un certain regard* que je dois voir comme membre du jury de la Fédération de la Presse de Cinéma Internationale. C'est de cette sélection que je parlerai ici, bien que j'aie pu voir d'autres films à Cannes Classic ou dans la Compétition officielle, dont *Cosmopolis* de Cronenberg, film métaphore sur le capitalisme en crise, ou le superbe *Holy Motors* de Léos Carax, film de haute densité poétique et pour lequel mon cœur a battu très fort, espérant qu'il remporte un prix. Espoir trompé par un palmarès décevant et peu audacieux.

Un certain Regard. De la diversité, sans toujours la qualité

Un certain Regard provoque l'espoir de pouvoir découvrir des films du monde entier, appartenant à des styles différents et à des genres différents. Mais cette année, certains de ces films n'auraient même pas dû figurer dans cette section où nous nous attendons à découvrir de jeunes talents présentant des films audacieux par leur regard.

Espoir trahi par le seul film indien de la sélection, *Miss Lovely* d'Ashim Ahluwalia, film aussi laid, rabatteur et complaisant que les films commerciaux qu'il prétend dénoncer.

Blanco Elefante de Pablo Trapero et *Antiviral* de Brando Cronenberg sont aussi des échecs. Le premier, misérabiliste, entend susciter l'émotion sans distance et ne se distingue guère d'un mauvais téléfilm. Si *Antiviral* avait été conçu comme une bonne série B, il aurait été plus joyeux à regarder. Dans l'état, il n'est qu'un mauvais film de vampire prenant pour alibi la dénonciation de la « société du spectacle ». *Antiviral* est prétentieux, laborieux et s'éternise.

Cela dit, la longueur est le défaut de la majorité des films vus à *Un certain Regard* dont sept sont dignes d'intérêt.

Dans *Djeca* (*Les enfants de Sarajevo*), le passé de Rahima et de son jeune frère Nedim est suggéré sans être précisé. Dans ce passé, le public doit deviner ce qui est arrivé à ces enfants de Sarajevo, alors que le récit nous invite à suivre le présent de son personnage principal (Rahima), une jeune femme musulmane qui travaille dans la cuisine d'un restaurant. Rahima tente de protéger son jeune frère de la délinquance alors que celui-ci, absent de l'école, est impliqué dans des trafics. L'actrice Marija Pikic joue Rahima d'une manière efficace et subtile. Le film montre le courage de Rahima quand elle affronte des politiciens corrompus ou des criminels. *Djeca* décrit une société violente par les sons, les scènes de rue qui renvoient au souvenir de la guerre à Sarajevo. Le film offre une bande sonore riche. Son style visuel est très nerveux et la caméra, portée à l'épaule, accompagne les mouvements du personnage dans un rythme donnant de l'intensité à l'action.

Étudiant, le nouveau film de Omirbayev, réalisateur kazakh est inspiré par *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. Son style visuel, le tempo du film et de la direction de l'acteur dans un jeu économe, sobre et "minimaliste" se placent sous l'influence de Bresson. Par de nombreux détails, *Student* construit une relation assez riche entre l'état du

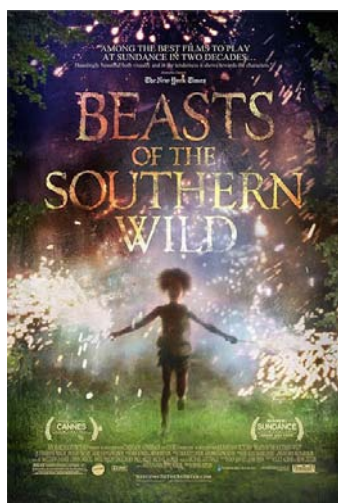
monde, l'évolution du personnage principal, le développement de son action. Sa structure globale et sa vision sont très cohérentes d'où sa présence justifiée dans *Un certain regard*.

Laurence Anyways de Xavier Dolan est un film inégal, mais avec des moments forts où il faut saluer le beau travail des deux acteurs principaux. Melvil Poupaud y est très subtil et s'impose dans une composition risquée de personnage d'homme voulant vivre dans l'identité d'une femme. Quant à Suzanne Clément c'est une comédienne au jeu très puissant. On sent le désir sincère de faire du cinéma dans ce film et Xavier Dolan expérimente différents styles, mais si certains moments forts prennent vie, l'écriture baroque de *Laurence Anyways* n'évite pas le maniérisme dans un film beaucoup trop long, dont la musique redondante provoque un fort agacement.

Después de Lucia de Michel Franco prouve la vitalité du cinéma mexicain par un sujet fort (Lucia est persécutée avec cruauté par ses "camarades" de classe pour avoir couché avec l'un d'entre eux), et par l'énergie du jeu de ses jeunes comédiens, excellents. Le scénario manque des rouages essentiels et sa fin est artificielle.

Gimme the loot d'Adam Leon est un bon film possédant de l'esprit, beaucoup de grâce et une bonne dose de vivacité. Il s'agit d'une comédie, un genre rare dans la sélection de cette année, et c'est heureux. Ce film nous donne enfin à respirer, ainsi que le plaisir de marcher dans le Bronx avec son couple heureux de jeunes graffeurs toniques. *Gimme the loot* est un premier long métrage et il faut lui souhaiter du succès.

Dans le film collectif, *7 jours à La Havane*, tourné par un réalisateur pour chaque jour, nous avons vu l'excellente comédie, *Diary of a beginner* d'Elia Souleiman. Ce film succulent et burlesque, où il s'agit pourtant de la Palestine et de Cuba, provoque le rire. Avec le *Rituel* de Gaspard Noé, ce sont les deux meilleurs films de *7 jours à La Havane*.



Notre jury a récompensé *BEASTS OF THE SOUTHERN WILD* de Benh Zeitlin également lauréat de la Caméra d'or. Son film émouvant montre l'aventure d'une petite fille (Hushpuppy) de six ans dans son initiation à la vie. Hushpuppy, jouée par l'excellente Wallis Quvenzhane, vit parmi les plus pauvres, les exclus du bayou en Louisiane. Sa conscience des réalités et de ses responsabilités sera forgée après avoir traversé de nombreuses épreuves. Le récit de cette initiation dans ce premier long métrage surprend par la cohérence de sa vision, la qualité de sa mise en scène et sa profondeur. Mêlant le réalisme à la poésie, Benh Zeitlin réalise, ici, un film assez remarquable. ■

Chers lecteurs,

Pour tenir compte de sa non-publication en juillet et en août, ce numéro de juin de la PNM a été renforcé à douze pages.

Bonnes vacances et rendez-vous en septembre !

PALMARES 2012

LONGS MÉTRAGES

Palme d'Or 
AMOUR réalisé par Michael Haneke

Grand Prix
REALITY réalisé par Matteo Garrone

Prix de la mise en scène
Carlos Reygadas pour
POST TENEBRAS LUX

Prix du scénario
Cristian Mungiu pour
DUPĂ DEALURI
(AU-DELA DES COLLINES)

Prix d'interprétation féminine
Cristina Flutur et
Cosmina Stratan
dans DUPĂ DEALURI

Prix d'interprétation masculine
Mads Mikkelsen dans JAGTEN
(LA CHASSE) réalisé par Thomas
Vinterberg

Prix du Jury
THE ANGELS' SHARE (LA PART
DES ANGES) réalisé par Ken Loach

COURTS MÉTRAGES

Palme d'Or du court métrage
SESSIZ-BE DENG (SILENCIEUX)
réalisé par L.Rezan Yesilbas

Billet d'humeur



PAUVRE SERMENT d'Hippocrate !

Réuni en mai à Nuremberg, le congrès des médecins allemands vient de demander pardon pour les abominables crimes commis par certains de leurs confrères dans les camps de concentration nazis. Soixante-dix ans après, le temps de réflexion déontologique nécessaire : c'est indécent, grotesque. Du pareil au même, avec le pape, en Amérique latine, demandant pardon plusieurs siècles après pour le massacre de millions d'Indiens considérés comme infidèles. Qu'avons-nous affaire de ces sentencieux pardons ? Vaut mieux jamais que tard. ■

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE - UN ANTISÉMITES VISCÉRAL OU UN ANTISÉMITES DE CIRCONSTANCE ?

par GÉRARD-GEORGE LEMAIRE

Pierre Drieu La Rochelle s'est finalement donné la mort le 16 mars 1945 après plusieurs tentatives ratées. Il était d'abord resté à Paris, puis il est allé se cacher en province. Il aurait pu fuir à l'étranger comme d'autres. Son indécision, sa dérive morale, son incapacité de vivre et son incapacité de mourir, l'ont conduit à passer ses derniers mois sur terre comme un évadé sans gloire.

Pour lui, les événements insurrectionnels du 6 février 1934 sont une sorte de révélation mystique. Après une longue période d'atavismes, il choisit le fascisme. Quand Jacques Doriot, ancien du Pcf, fonde en juin 1936, en plein Front populaire, le *Parti populaire français*, l'écrivain y adhère avec enthousiasme, fait même son entrée à son Comité central et devient l'éditorialiste de son organe de presse, *L'Emancipation nationale*. Il y écrit quelques deux cents articles. Mais à la fin de 1938, il quitte ce parti en apprenant qu'il est financé par Mussolini.

Il vient à peine de commencer le roman qu'il considère comme son œuvre maîtresse, *Gilles*, et qu'il publie l'année suivante. Après quoi, il retombe dans ses hésitations, doutes et louvoisements.

La défaite de la France l'entraîne sur la voie de la collaboration. Trouvant le gouvernement de Vichy trop rétrograde et sans vision puissante, il opte pour un rapprochement avec l'occupant allemand. Il renoue avec Otto Abetz, nouvel ambassadeur du III^e Reich, qu'il avait connu lors de l'un de ses séjours outre-Rhin et avec lequel il avait noué des relations amicales. Il obtient grâce à lui la direction de la *NRF*, la prestigieuse revue de Gallimard, qui est alors la seule à pouvoir paraître à Paris.

Comme beaucoup de collaborateurs, il remet en cause ses choix au cours de l'année 1943 : la victoire des Alliés semble de plus en plus probable. Le 2 juillet, il donne sa démission à Gaston Gallimard. Il s'invente, sans conviction, un personnage ambigu et peu crédible de résistant au sein de la collaboration. La Libération le trouve dépourvu. Et il éprouve de l'amertume qu'on n'ait jamais compris son grand dessein pour la France au sein de l'Europe « nouvelle ».

Mais il y a au moins un point où il ne varie jamais jusqu'à son dernier souffle : son antisémitisme. Mais l'affaire est complexe car ce sentiment de haine farouche contre les juifs et les étrangers coïncide plus ou moins avec ses convictions fascistes.

D'aucuns, comme son biographe Jacques Cantier, pensent qu'il a subi l'influence de Christiane Renault, la femme du constructeur automobile, qui lui aurait fait lire *La France juive* de Drumont. Emmanuel Berl, qui est un vieil ami, parle, lui, d'une véritable conversion.

Quoi qu'il en soit, en 1936, il décide d'examiner les fondements scientifiques et historiques de la « question juive ». Il écrit, entre autres choses : « 1. le plan biologique. La question est de savoir s'il y a plus d'inconvénients que d'avantages... au croisement des Juifs et des Européens. 2. Le plan politique. La question qui se pose est de

savoir comment les peuples, maîtres de leur destin, doivent traiter la prétention juive à former un peuple parmi chaque peuple et un peuple par-dessus tous les peuples. » Il a d'ailleurs un point de vue sur le sort réservé aux membres de cette « race » : il croit que les juifs désirant l'assimilation doivent subir « le stage de deux générations » avant d'obtenir des droits égaux aux autres citoyens. Ceux qui veulent « faire bande à part » doivent être expulsés, comme les juifs marxistes et tout Juif professant « la destruction de la société au milieu de laquelle il vit ».

Trois ans plus tard, il se vante de pouvoir reconnaître les ethnotypes juifs. Voici sa description d'une jeune femme juive : « Je vois ce gros œil un peu dilaté, un peu exorbité, trop bleu, fixe [...], cette courbure moutonnaire, cette mâchoire un peu trop lourde et déformée, ces dents un peu africaines, ces cuisses mal attachées au bassin. Jolies, d'ailleurs. Elles me font froid. » Il disserte sur son ami Bertrand de Jouvenel, demi-juif, de ces « ondolements du métissage ». Ce problème ne cesse de l'obséder. Son antisémitisme se manifeste dans plusieurs articles et aussi dans la bonne société acquise aux idées de la collaboration pure et dure. En 1940, il déjeune chez Alfred Cortot. Il note non sans cynisme dans son Journal : « On s'encourage à parler des juifs. Comme la plupart des Français de l'élite, nous les détestons sans oser les attaquer de front. Cortot dit que dans une Commission au ministère de l'Intérieur, ils sont cinq sur sept membres. "C'est partout comme cela", dit Mondor. »

Ses convictions se traduisent dans *Gilles*, alors que jusqu'alors les références à l'influence néfaste des juifs n'apparaissent pas dans ses livres de fiction. Parmi tous les personnages qu'il campe dans ce texte sont des connaissances de longue date, dont Louis Aragon. Emmanuel Berl s'appelle Preuss : « Preuss était le juif le plus désarticulé, le plus disparate, le plus inconvenant

qui ce soit jamais produit en terre chrétienne. Partout où il apparaissait, le désordre insensé de ses membres, de ses vêtements et de ses propos produisait un petit tourbillon de plus en plus rapide et écœurant qui fascinait tous les chrétiens ou aryens et le réduisait en peu de temps à une complète hébétude. »

Drieu prend sa revanche contre tous ses proches qui n'ont pas su comprendre la grandeur de ses engagements et de sa prose. Et il passe du temps à coucher par écrit un article pour *Je suis partout* intitulé « De Ludovic Halévy à André Maurois ou l'impuissance du juif en littérature. » Cela le console sans doute des critiques peu enthousiastes de ses contemporains, surtout s'ils sont juifs !

L'histoire le rattrape en 1943 et le met pied au mur quand sa première femme, Colette, est arrêtée et conduite à Drancy. Il s'occupe de la faire relaxer. Mais il note rageusement dans son Journal le 12 juillet : « Les Juifs m'ont eu. Ma femme n° 1 a fait exprès de se faire mettre en tôle, dirait-on, pour que je sois obligé de la faire sortir. »

Quand on lit la version intégrale de *Gilles* (le livre avait été censuré en 1940 par Jean Giraudoux, qui travaillait au ministère de l'Information), on trouve ces perles qui doivent faire le délice des preux chevaliers de la défense de la race (comme s'il y avait une « race française » !). Ce livre est médiocre, non à cause des idées qu'il y a distillées, mais à cause du manque de hauteur de ses vues, de sa médiocrité intellectuelle qui fait de lui un écrivain assez médiocre.

Il ne survivra à mon sens que sous la forme d'Aurélien dans le roman homonyme de Louis Aragon, que Drieu a lu lors de sa parution en 1944, sans doute le dernier... ■

* **Pierre Drieu La Rochelle**, *Romans, nouvelles, récits*, Éd. établie par Jean-François Louette, Gallimard, Pléiade n° 578, 2012, 1936 p., 65,50 €

Prix Max Cukierman

Nos félicitations à Jean-Claude Grumberg qui vient de remporter ce prix* destiné à récompenser ceux qui oeuvrent à la diffusion de la culture yiddish. ■



* Max Kohn nous apprend que ce prix fut « fondé en 1982 par les fils de Max Cukierman, Roger et Henri, pour perpétuer le souvenir de leur père et son attachement à la culture yiddish, il est décerné chaque année à un écrivain, journaliste, enseignant ou chercheur de langue yiddish, sans limitation de nationalité ou de résidence, soit pour un ouvrage littéraire précis, soit pour l'ensemble de son œuvre. »

En bref

Google

UNE PLAINTE POUR ANTISÉMITISME DÉPOSÉE PAR 4 ASSOCIATIONS

Quatre associations de lutte contre le racisme et l'antisémitisme ont assigné en justice la firme américaine Google, dont le moteur de recherche accole quasi automatiquement le mot « juif » à chaque fois qu'un internaute tape sur son ordinateur le nom d'une personnalité politique ou du monde médiatique.

Ces associations, dont le MRAP (*Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples*) ont en effet jugé que Google par les suggestions de son moteur de recherche provoquerait « un antisémitisme latent ». Elles veulent obtenir l'arrêt de cette sorte de fichage ethnique qui est interdit en France.

Nous pensons beaucoup plus grave que Google agisse là en miroir de la société, révélant de fait l'une des questions le plus souvent posées par les internautes... ■

PNM



LA VÉRIFICATION, GUERRES ET RÉVOLUTIONS

par JEAN-FRANÇOIS MARX

Sous-titré *Guerres et révolutions au XX^e siècle*, l'ouvrage *La Vérification* paraît ambitieux. Mais plus qu'un livre d'histoire, Michel Taubes a voulu nous montrer comment un petit-fils de juifs échappés des pogromes tsaristes, devenu communiste au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, a vécu ce siècle de grandes catastrophes provoquées par la violence des hommes, et d'espoirs d'émancipation humaine déçus.

Le titre peut surprendre. Il faut dire que l'auteur, aujourd'hui octogénaire « bien dans sa peau », a exercé dans la presse communiste, entre autres, le métier d'expert-comptable, un métier où l'on contrôle les comptes des entreprises, leur régularité et leur sincérité, selon l'expression consacrée.

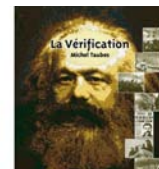
C'est donc tout naturellement qu'il passe des comptes à sa vie de militant : son engagement est-il validé après tant d'événements, de tempêtes, d'ouragans même, qui, malgré d'indéniables avancées sociales et scientifiques, ont causé tant de désastres, de morts et d'interrogations, toujours actuelles, sur le devenir de l'humanité ?

Je vais tricher et vous le dire : *La Vérification* est malgré les turpitudes et les aléas de la vie, les doutes qui torturent, les « liquidations » des camarades et des inconnus dans les États du « socialisme réel », une validation de l'engagement choisi ici, dans notre pays, où sont nés les Droits de l'homme et du citoyen. Certains pourront y trouver une relative complaisance vis-à-vis du stalinisme. Mais les crimes reconnus, il reste ce

sentiment d'un Européen, juif de surcroît, qui se reconnaît survivant d'une guerre aux dimensions inimaginables, dont les nazis auraient pu sortir vainqueurs. Point de balance comptable donc, mais le ressenti d'un homme de conviction, assuré que le combat contre le capitalisme prédateur a conservé toute son actualité.

En donnant chair à la formule lapidaire des livres d'école sur la « Victoire des alliés » en 1945, Michel Taubes nous rappelle à l'ordre pour le futur. A chacun de se faire son opinion. Il nous a heureusement interpellés. ■

Michel Taubes, *La Vérification - Guerres et Révolutions au XX^e siècle*, Éd. Le Temps des cerises, 383 p., 20€



« SANS LANGUE JE SUIS SEMBLABLE À UNE PIERRE »

par FRANÇOIS MATHIEU

Erwin Appelfeld, qui deviendra plus tard Aharon Appelfeld, est né en 1932 à Sadagora, haut lieu de la tradition hassidique, près de Czernowitz en Bucovine (actuellement au sud de l'Ukraine). Il a neuf ans quand les Roumains imposent le ghetto et vont déporter une grande partie des juifs de la ville et des environs en Transnistrie. Sa mère et sa grand-mère sont assassinées, il est déporté avec son père. À l'automne 1942, il s'évade : « Après mon évasion du camp, j'ai vécu dans la forêt, seul, recueilli par les marginaux, les voleurs et les prostituées. J'étais blond et je pouvais facilement passer pour un petit Ukrainien. Je me taisais. Je n'avais plus de langue. » À la libération par l'Armée Rouge, il est recueilli par cette dernière, puis traverse l'Europe et, en 1946, embarqué clandestinement à Naples, il débarque en Palestine. Aharon Appelfeld est l'auteur d'une trentaine de récits romanesques écrits en hébreu, dont une vingtaine ont été traduits en français. Dans une interview récente accordée à l'hebdomadaire allemand Die Zeit, l'écrivain israélien affirmait que si un homme ne peut avoir qu'une mère, il peut cependant avoir plusieurs langues-mères : « L'hébreu est devenu ma langue-mère. Et j'en suis très heureux. C'est une langue ancienne qui cache en elle beaucoup de silence. De courtes phrases, de très courtes phrases, puis beaucoup de silence. On dit une phrase, on entend, on dit une phrase. C'est une musique toute particulière. » Il a pourtant vécu les premières années de son enfance avec une autre langue maternelle, celle de ses parents, l'allemand. Il a moins directement fréquenté celles de ses grand-parents, le yiddish, et de sa gouvernante, le ruthène. Il a parlé dans la rue et à l'école le roumain, car, depuis le traité de Saint-Germain-en-Laye en 1919, la Bucovine avait été annexée à la Roumanie qui y avait imposé une « roumanisation » forcenée. On lit tous les récits d'Aharon Appelfeld avec délectation. Mais il en est deux qui, parce qu'ils illustrent notre propos, passent ici avant les autres : Histoire d'une vie et Le Garçon qui voulait dormir*. L'action de ce dernier se situe après la guerre ; Appelfeld y décrit sa propre odyssée comme un lent éveil : « Depuis la fin de la guerre, j'étais plongé dans un sommeil continu. Je passais de train en train, de camion en camion, de carriole en carriole, tout en demeurant dans un sommeil épais dénué de rêve. [...] Le sommeil était mon état naturel. C'est là que je vivais pleinement, et cette plénitude m'était nécessaire, comme l'est l'air à la respiration. Parfois un rêve surgissait et flottait, menaçant. » Dans ses quelques moments d'éveil, le garçon de seize ans et neuf mois satisfaisait sa faim et sa soif ; autrement, les autres réfugiés devaient littéralement le « porter à bout de bras ». Ar-

rivé quelque part, il se traînait jusqu'au pied d'un arbre où il s'effondrait et s'endormait.

Dans son sommeil qui, avec le temps, perd en durée et intensité, les personnes aperçues quand il est éveillé apparaissent sous les traits de sa parenté assassinée. À sa tante Elsa, virtuelle, il dit :

« J'étais avec vous dans le ghetto, dans les forêts, vous m'avez accompagné jusqu'ici. Votre langue est la mienne, je crois reconnaître partout un membre de ma famille. »

Consécutivement, après être entré dans la Hagana**, Erwin va se réveiller en Aharon, et, à côté des exercices physiques, apprendre « l'hébreu en hébreu » :

« En trois mois on ne vous reconnaîtra plus. Vous serez grands, robustes et bronzés. La langue se reliera à votre corps pour ne former qu'un »,

énonce Efraïm, le formateur. Et, à sa mère qu'il voit bien souvent et qui lui parle dans une langue dont il connaissait « les notes, les intonations et les silences », le jeune homme doit révéler qu'il a « une nouvelle langue [...], une langue de la mer que l'on étudiait sur la plage et que l'on mélangeait aux couleurs et odeurs des vagues », au grand désarroi de la mère défunte, rêvée, qui pense qu'il ne progressera plus jamais dans sa langue maternelle.

Erwin-Aharon aura beau lui répliquer que « la langue de la mer est une langue forte, mais » que « la langue maternelle est plus forte qu'elle », il devra bien lui avouer un jour qu'il n'a plus de langue, qu'il a perdu sa langue maternelle, même s'il ne cesse intérieurement de la parler. Dans un chapitre d'Histoire d'une vie, Aharon Appelfeld décrit plus directement le processus de sa mutation linguistique. À son arrivée en Palestine, le jeune homme qui, pendant des années, n'avait fréquenté aucune école, tient un journal, « une mosaïque de mots allemands, yiddish, hébreux et même ruthènes », des « mots » et non des « phrases », parce qu'encore incapable « de relier les mots en phrases » à cause d'une sorte d'aphasie qui faisait qu'« il avait perdu toutes les langues qu'il savait parler », les quatre qui « n'en formaient plus qu'une, riche en nuances, contrastée, satirique et pleine d'humour ».

Les premiers sons hébreux, entendus au camp d'Atlit en 1946, « résonnaient comme des ordres : travailler, manger, ranger, dormir », une « langue de soldats », imposée de force : « celui qui parlait dans sa langue maternelle était

blâmé, mis à l'écart, et parfois puni. »

Avec pour conséquence de ce drill*** linguistique le repli sur soi, le prolongement du sommeil du « garçon qui voulait dormir », et la sensation que, avec l'extinction des langues de sa mère, l'allemand et le yiddish, sa langue maternelle et sa mère mouraient une seconde fois. La question revenait alors, têtue : qu'allait-il faire sans langue ? « Sans langue je suis semblable à une pierre. »

Et tout en adoptant la « langue des soldats », il n'échappait pas au dilemme : sa langue maternelle n'était-elle pas l'allemand, la langue des assassins de sa mère : « Comment parler à nouveau une langue baignée de sang juif ? » La réponse en était claire : « Mon allemand n'était pas la langue des Allemands mais celle de ma mère. [...] Lorsque je la retrouverais, je lui parlerais dans la langue que je lui avais parlée depuis qu'elle m'avait nourri. »

Puis il y eut, échappatoire à la langue nouvellement apprise, militarisée, la lecture de la littérature hébraïque moderne : l'ascension presque au-dessus de ses forces d'une montagne escarpée, mais aussi l'accession à la lumière, et donc la belle fréquentation d'écrivains israéliens vivants, dont Dov Sadan et Leib Rochman¹, qui tous étaient bilingues, le yiddish et l'hébreu résidant « sous le même toit, comme des sœurs jumelles », preuve que, contrairement aux slogans politiques israéliens, « "ici" et "là-bas" n'étaient pas déconnectés » : « L'hébreu de la Alyat Hanoar² et de l'armée était une langue indépendante, qui n'était liée ni à ma langue ni aux épreuves de ma vie antérieure. »

Relisant son journal de l'époque, Appelfeld constate : « Lorsque j'écris sur la maison de mes parents, en yiddish, les mots sont en allemand ou en yiddish, et lorsque je parle de ma vie ici, les mots sont en hébreu. Ce n'est qu'au milieu des années cinquante que ses phrases commencent à couler uniformément en hébreu. » Lui et les autres immigrants juifs d'Europe de l'Est étaient venus en Israël « pour construire et être construits », si bien que, pour apprendre cette nouvelle langue, la méthode était simpliste, mécanique : « Acquiers des mots et tu auras acquis une langue. » Cette approche, constate Appelfeld avec lucidité, « s'imposait, mais à quel prix : celui de l'anéantissement de la mémoire et de l'aplatissement de l'âme. » Cependant, la lutte du « garçon qui voulait dormir » pour

l'acquisition de l'hébreu a été aussi une lutte contre la foi absolue en l'avenir de la génération fondatrice, une lutte pour retrouver son passé européen, une lutte pour vivre en Israël en Européen, avec son passé de langue allemande.

Était-ce jeu, était-ce nécessité, dans l'interview accordée à Die Zeit, évoquée plus haut, Aharon Appelfeld commence par répondre à son interlocuteur en allemand, puis s'arrête et poursuit l'entretien en hébreu. À croire qu'aujourd'hui son allemand est atrophié et que l'écrivain est plus à l'aise en hébreu.

Nous n'en doutons pas, Aharon Appelfeld, dont le père voulait aussi être écrivain et qui, peut-être en raison des circonstances, n'y réussit pas, est un écrivain dans l'âme. Quant à cette langue (qui n'est surtout pas que « de soldat ») acquise à force de volonté n'a-t-elle pas fait de lui un écrivain majeur dans sa « langue-belle-mère », l'hébreu moderne ?

Mais on peut aussi se demander si, dans ce processus historico-tragique personnel, sa « langue-mère », l'allemand, n'a pas perdu un grand écrivain, lequel aurait eu sa place dans le beau cortège d'illustres écrivains juifs de langue allemande d'Europe centrale et de l'Est, Soma Morgenstern, Stephan Zweig, Joseph Roth, Franz Kafka, Elias Canetti, Arthur Schnitzler, Rose Ausländer, Paul Celan, entre autres. ■

1. Les éditions Denoël viennent de publier *À Pas aveugles de par le monde*, traduit du yiddish par Rachel Ertel et préfacé par Aharon Appelfeld.

2. *Alyat-Hanoar* [hébr. *Alya des Jeunes*] : Institution chargée de l'installation des jeunes en Israël.

NDLR

* Lire en page 7 de la PNM n° 288 de septembre 2011 l'article de Jeanne Galili-Lafon « Le garçon qui voulait dormir ».

** Hagana : Organisation militaire à l'origine de l'armée israélienne.

*** Drill : Entraînement extrême intensif utilisé par l'armée et les pompiers pour obtenir des réflexes conditionnés même en situation extrême.

À LIRE :

• Aharon Appelfeld, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti : *Histoire d'une vie*, Éd. de l'Olivier, 2004, *Le Garçon qui voulait dormir*, Éd. de l'Olivier, 2011

• Valérie Zenatti, *Mensonges*, Éd. de l'Olivier, 2011, 92 p., 10 € (Fugues et variations sur le thème de ... Aharon Appelfeld)

Avis de recherche

Une de nos lectrices recherche cet ouvrage épuisé concernant le Birobidjan : *L'Etat juif de l'Union soviétique** d'Henri Sloves. Si vous l'avez, pourriez-vous le lui prêter, voire lui vendre ? Merci de contacter le journal.

* Adapté en français du yiddish par l'auteur, Préf. Léon Poliakov, Éd. Les Presses d'Aujourd'hui, 1982, 318 p., ISBN 978-2-901386-04-9.

RACISME

Après Montauban, Toulouse et le 22 avril

« LE VENTRE EST ENCORE FÉCOND... »

par DOMINIQUE VIDAL

Après les tragédies de Montauban et de Toulouse, la campagne en vue de l'élection présidentielle et ses résultats le confirment avec force : le poison du racisme et de l'antisémitisme représentent un danger majeur. Ne l'avons-nous pas oublié ou, pour le moins, sous-estimé ? Chacun doit assumer ses responsabilités.

Pourquoi tourner autour du pot ? Au-delà des incertitudes sur l'avenir, un chiffre tempère la joie d'être débarrassé de Nicolas Sarkozy et – entre autres – de ses ministres de l'Intérieur successifs, Brice Hortefeux et Claude Guéant : le score de Marine Le Pen au premier tour, surtout si l'on y ajoute le résultat final d'un Nicolas Sarkozy largement lepénisé, sur les conseils de l'ancien patron de *Minute* et actuel directeur de la chaîne *Histoire* Patrick Buisson.

Mesurons bien l'ampleur du phénomène. Certes, la présidente du *Front national* (FN), avec 17,9%, n'a pas atteint en pourcentage le résultat cumulé de son père et de Bruno Mégret en 2002 (19,2%), mais elle a obtenu, du fait de la forte participation, 950 000 voix de plus qu'eux. Et, selon les sondages effectués à la sortie des urnes – qui portent donc sur les exprimés et non sur les inscrits –, elle a recueilli 33% des suffrages ouvriers, 23% des employés, 23% également des moins de 35 ans et... 30% des non titulaires du baccalauréat. Si l'on ajoute sa poussée dans les zones péri-urbaines où la spéculation immobilière a chassé les couches populaires, la leçon est claire : le « lifting » du FN lui a permis de progresser dans sa conquête de l'électorat populaire.

On ne saurait évidemment réduire ce

succès au seul discours xénophobe, qui, on le sait, prend désormais plus pour cibles les musulmans que les juifs – on notera cependant qu'à 47 ans, Martine Le Pen n'est pas un oiseau tombé du nid et que jusqu'à preuve du contraire, elle n'avait jamais protesté contre les ignominies de son père. Le « FN new-look » se caractérise justement par le cocktail mortifère qui mêle l'épouvantail de la prétendue « invasion musulmane » au discours nationaliste et populiste promettant aux « petits » de les raser gratis, grâce à la « priorité nationale ».

Ce faisant, Mme Le Pen n'a rien inventé : le « national-socialisme », comme son nom l'indique, a manipulé les Allemands en mixant, lui aussi, ces deux ingrédients. Et l'ex-communiste Jacques Doriot comme l'ex-socialiste Marcel Déat l'avaient imité, qui finirent l'un et l'autre dans la collaboration la plus abjecte.

Comparaison n'est évidemment pas raison : la stratégie du FN ne consiste pas à prendre le pouvoir par la terreur, mais à en finir avec l'interdiction décrétée par Jacques Chirac de toute alliance entre la droite dite « républicaine » et l'extrême droite pour se faire une place au pouvoir avec la première.

Reste que l'une des caractéristiques majeures des derniers mois, de Montauban et Toulouse au 22 avril, est le retour d'un

racisme dont seuls de rares observateurs avaient vu venir l'inquiétant sursaut. Chacun devra, sur ce point, faire son examen de conscience. Et la vérité, c'est que la droite a beaucoup plus à se reprocher que la gauche.

Mais parlons ici de cette dernière.

Certains, de ce côté-ci du champ politique, nous reprochaient, il y a peu, d'avoir « inventé » l'islamophobie*. Qu'en pensent-ils aujourd'hui qu'elle est devenue si consensuelle dans notre pays ? Qui aurait cru que, dans la France du XXI^e siècle, on s'interrogerait deux semaines durant pour savoir si la viande, dans nos assiettes, était halal, casher ou « normale » ? Disons le clairement : une certaine « religion » de la laïcité, qui n'a plus rien à voir avec la défense nécessaire de l'indépendance réciproque de l'État et des religions, a fait le lit de la haine des musulmans et donc du FN.

De même, au nom de la solidarité avec le peuple palestinien, certains, par souci de radicalité ou de peur d'affronter les partisans autoproclamés de cette dernière, se sont montrés complaisants vis-à-vis de l'expression, ouverte ou masquée, de propos antisémites, voire négationnistes. S'il sont très peu nombreux, Internet et Facebook démultiplient leurs dérapages, qui peuvent séduire des jeunes désinformés fascinés par la « complotite ». J'en veux pour

dernière preuve le « livre » de Gilad Atzmon, *La Parabole d'Esther, anatomie du peuple élu*, dont j'ai publié sur le site Mediapart de longs extraits qui ne laissent aucun doute quant à ses options**. Au point, d'ailleurs, que nombre d'intellectuels palestiniens ont dénoncé « le racisme et l'antisémitisme » de son auteur***.

Quelle qu'en soit la cible, le racisme constitue plus que jamais un poison mortel pour la bataille en faveur d'une paix juste au Proche-Orient, comme pour l'avenir du mouvement démocratique en France. Et il n'est pas d'autre antidote que le combat résolu – politique idéologique et, si nécessaire, juridique – contre lui. Plus que jamais, la mise en garde de Bertolt Brecht à la fin de *La résistible ascension d'Arturo Ui* reste d'actualité : « *Le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde.* » ■

NDLR Dominique Vidal, historien et journaliste, est l'auteur de *Shoah, génocides et concurrence des mémoires* paru aux Éd. du Cygne en 2012. L'UJRE peut vous l'envoyer à réception d'un chèque de 16€ (port inclus).

* Lire Abdellali Hajjat et Marwan Mohammed <http://islamophobie.hypotheses.org/193>

** <http://blogs.mediapart.fr/blog/dominique-vidal/110412/les-protocoles-de-gilad-atzmon>

*** <http://uspcn.org/2012/03/13/granting-no-quarter-a-call-for-the-disavowal-of-the-racism-and-antisemitism-of-gilad-atzmon/>



"NOUS SOMMES TOUS TOULOUSE"



Par un communiqué de son président, le Pr. Daniel Silber et de son secrétaire, Marcelo Horestein, l'IcuF, *Idisher Kultur Farband* d'Argentine, se déclare solidaire après l'attentat commis le 19 mars contre une école confessionnelle juive de Toulouse... « *Il y a bien longtemps, Jean-Paul Sartre terminait son célèbre livre "réflexion sur la question juive", écrit en 1944, à une époque où*

les camps d'extermination nazis étaient encore actifs, paru en 1946 à Paris et à Buenos Aires en 1945, sur le constat suivant : "Pas un Français ne sera en sécurité tant qu'un juif, en France et dans le monde entier pourra craindre pour sa vie"... [...] Qu'il nous soit permis d'étendre les paroles de Sartre à l'humanité tout entière [...] : Tant qu'il y aura quelqu'un – peu importe sa condition – qui craindra pour sa vie, personne ne pourra vivre en sécurité, en toute tranquillité, dans ce monde et nous aurons tous lieu de craindre pour notre sécurité. » ■



"CAUSES COMMUNES DES JUIFS ET DES NOIRS"

par OLIVIER GEBURER

Voici un livre extrêmement progressiste, difficile à lire, fourmillant de références. L'auteur, socio-anthropologue au CNRS essaie d'explorer au travers de destins croisés multiples, les voies possibles d'une solidarité et d'une compréhension transcendant les barrières culturelles entre des populations dont l'histoire a fait (et continue de faire dans certains cas) des victimes de la « pensée odieuse », si l'on me permet cette expression.

Racisme, antisémitisme ; rien ne semble plus proche, rien n'est moins évident que cette proximité de destin. Le livre choisit des éclairages, il ne propose pas à proprement parler de thèses. Derrière la multitude des destins croisés abordés, on trouve comme un fil rouge la question du communisme, au travers du tragique épisode soviétique.

On y voit la grande figure de Paul Robeson découvrant, à ses premiers voyages en URSS, une société qui ne connaît pas le racisme et qu'il adoptera comme patrie. Il y revitalisera un répertoire de chants hassidiques.

A la même époque, un antisémitisme violent empruntant aux sources mêmes du nazisme, avait cours aux États-Unis alors que les États du Sud lynchaient sans état d'âme les Noirs. **Cause commune.**

Des embryons de pistes se dessinent entre les deux groupes humains. Le point commun n'est pas seulement la solidarité dans la tragédie mais l'aspiration à un monde qui ne connaît pas la tragédie. La Guerre froide d'un côté, de l'autre les dérives stalinienne qui perdureront après les révélations de Khrouchtchev, mettent un terme sans appel à ces itinéraires croisés. Un livre aussi dense ne se

résume pas en quelques lignes. Bien plus tard, autrement, ailleurs, mais dans la même veine, on trouvera les destins du communiste d'origine juive Joe Slovo et de Nelson Mandela quand il s'agira de libérer l'Afrique du Sud de l'*apartheid*. **Cause commune.**

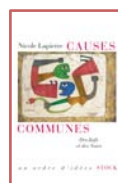
On peut cependant s'interroger sur le parti-pris de l'auteur d'insister sur les dimensions psychanalytiques de façon quasi exclusive. Sans doute balaie-t-elle les évolutions sociales conduisant de la « cause commune » à l'éventuelle hostilité réciproque. Le dessein étant de parcourir le « Tout-Monde », on ne s'étonnera pas que le parcours soit trop rapide, trop allusif.

Et l'on peut légitimement se demander quelle vérité accorder à une idée sous-jacente et parfois explicite selon laquelle

la « cause commune » souffre dès le départ d'une différence fondamentale.

La barrière de la couleur n'existe pas chez les juifs. Soit. Pourtant l'auteur connaît bien Jean-Paul Sartre et le cite là où c'est nécessaire. Elle n'en tire aucune conclusion.

Que change à son sort la liberté qu'un être humain ne se reconnaisse pas comme « juif » s'il l'est dans le regard des autres ? Il y a là d'évidence une limite à ce type d'exploration. Quelles qu'elles soient, ces limites ne sauraient cacher l'importance d'une tentative qui, à l'heure où tous les pays d'Europe connaissent un renouveau de la « pensée odieuse », mérite qu'on la salue et qu'on lui souhaite des suites plus approfondies. ■



* Nicole Lapierre, *Causes Communes des Juifs et des Noirs*, Éd. Stock, Paris, 336 p., 21,85 €



Entretien
avec

CATHERINE VIEU-CHARIER

à propos de l'exposition

« C'ÉTAIENT DES ENFANTS »

à l'Hôtel de Ville de Paris



PNM Catherine Vieu-Charier, vous êtes adjointe au Maire de Paris, chargée de la Mémoire et du Monde combattant. Une grande exposition va être inaugurée le 25 juin, sur la déportation et le sauvetage des enfants juifs à Paris. Pourquoi cette initiative ?

Catherine Vieu-Charier Cette année est le 70^e anniversaire de la Rafle du Vél' d'Hiv'. Cette tragédie a profondément marqué l'histoire récente de Paris. La déportation et l'extermination de 11 400 enfants juifs reste une blessure à vif pour notre ville. Avec Bertrand Delanoë, je tenais donc beaucoup à marquer ce triste anniversaire.

PNM Comment avez-vous organisé cette exposition ?

Catherine Vieu-Charier L'exposition porte sur trois grands thèmes qui sont déclinés ainsi :

- **Identification et exclusion** : Ficher et marquer les enfants ; Exclure et stigmatiser les enfants ; L'Ecole républicaine : entre continuité et rupture ;
- **Arrestation et déportation** : Etre un enfant d'interné ; Le Vél' d'Hiv' : un « camp d'enfants » ; De Drancy à Auschwitz ou Bergen-Belsen ;
- **Solidarité et Sauvetage** : Les œuvres sociales juives : de l'assistance au sauvetage ; Les Parisiens et les Parisiennes : de spectateurs à acteurs ; Les maisons de l'UGIF : du refuge au piège.

PNM Vous avez fait appel à des enfants rescapés de cette période ?

Catherine Vieu-Charier La Commissaire de l'exposition, Sarah Gensburger, a beaucoup travaillé avec les associations qui regroupent des enfants juifs de l'époque. Les AMEJD* en particulier mais pas seulement. Et bien sûr le travail considérable de Serge Klarsfeld est un outil incomparable pour cette exposition. Il y a eu aussi des appels à prêt d'objets et de documents qui ont permis de mettre au jour des documents extrêmement intéressants et jamais exposés.

PNM À qui voulez-vous vous adresser ?

Catherine Vieu-Charier je pense surtout aux plus jeunes et nous allons donc beaucoup communiquer en direction des établissements scolaires. Mais je souhaite qu'un très large public vienne visiter cette exposition qui me tient à cœur. Je veux que cette mémoire soit présente pour faciliter une prise de conscience la plus vaste possible..

Pour que jamais plus on n'organise la destruction d'enfants comme l'ont fait les nazis et le gouvernement de Vichy.

* AMEJD: Associations pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés.

N'oublions pas les JUSTES, DÉCLARÉS OU NON

À l'occasion du 70^e anniversaire de la Rafle du Vél' d'Hiv', l'un de nos lecteurs nous a adressé ce témoignage... PNM

“ J'avais dix ans le 16 juillet 1942. Mon père, engagé volontaire, était prisonnier de guerre. Ma mère a été arrêtée par la police française quelques semaines avant la libération de Paris, envoyée à Drancy et de là, à Auschwitz d'où elle n'est pas revenue. Dans le cadre de la commémoration de la Rafle du Vél' d'Hiv', on rappellera à juste titre le rôle criminel de la police française, des autorités vichystes et des dénonciateurs trop nombreux. L'une de mes tantes et ma petite cousine de six ans y furent prises et ne sont jamais revenues d'Auschwitz. Mais il ne faut pas oublier que si les 3/4 de la population juive de France ont pu échapper à l'extermination, cela a été rendu possible, pour la plupart, grâce aux actions d'une partie importante de la population, certains cachant eux-mêmes des familles, en dépit des représailles dont ils étaient menacés, d'autres, accompagnant des enfants vers des familles d'accueil. Quelques uns sont mal tombés, dans des fermes où ils ont été soumis à des travaux pénibles, quelques autres ont pu être contraints au baptême, mais la grande majorité, dont j'ai fait partie, a été reçue dans de très bonnes conditions. Pour des raisons que j'ignore, j'ai été accompagné par des gens que je ne connaissais pas, d'abord dans la Sarthe, puis en Seine-et-Marne, puis à nouveau dans la Sarthe dans un autre village, puis en Dordogne, dans le Lot-et-Garonne et enfin j'ai terminé dans la Creuse. J'ai eu la chance, comme beaucoup d'autres, je crois, d'être accueilli par des familles merveilleuses dont je me souviens encore avec beaucoup d'émotion. Par la suite, dans la Creuse, j'ai été invité en 1947 au mariage du fils de la famille qui

m'avait accueilli, puis en 1997 à ses noces d'or. Je figure ainsi sur les deux photos de groupe prises à ces occasions... avec un petit peu moins de cheveux sur la seconde. Dans un hameau voisin, sept familles juives



étaient logées dans une toute petite maison au su de tous les habitants. Autour du 14 Juillet 1944 (ma mémoire est imprécise, 68 ans sont passés), une colonne allemande a occupé le village pendant deux jours et a fouillé toutes les maisons. Des jeunes du pays ont réussi à sortir deux familles juives qui habitaient dans le bourg et les ont accompagnées dans un endroit sûr. Je les ai vu passer, depuis le hameau où j'habitais. Au cours de ces fouilles, les Allemands ont arrêté le boulanger et le menuisier du village, chez qui ils ont découvert des indices de Résistance, les ont emmenés et fusillés plus loin. Entre mes divers séjours en province, il m'est arrivé de revenir à la maison où j'ai pu retrouver ma mère, pendant plusieurs semaines, à Paris. J'y ai assisté à des faits d'aide aux juifs. Entre autres je me souviens d'un employé de la Préfecture de police qui venait nous avertir des rafles qui auraient lieu les jours suivants. J'étais là quand sont parus les décrets sur l'étoile jaune. Ce qui m'étonne encore aujourd'hui, c'est qu'à une époque où tout

nous était interdit, j'allais à l'école tous les jours avec mon étoile jaune. Je n'ai jamais eu aucun problème avec mes petits camarades écoliers.

Parmi les personnes qui m'ont accompagné, la seule que je connaissais m'a emmené chez sa sœur, fermière dans la Creuse. Elle habitait dans une impasse proche de notre domicile*, un immeuble où logeaient plusieurs familles juives. Quand les policiers arrivaient pour une rafle, le concierge retardait l'ouverture de la porte le plus longtemps possible et faisait aboyer son chien, ce qui permettait aux juifs de se cacher dans des planques préparées à l'avance.

La dernière fois que je suis venu à Paris, nous étions cachés dans un immeuble proche du nôtre, dans une petite chambre, avec un couple de personnes âgées et un jeune couple avec un bébé. Ce qui ne m'empêchait pas d'aller à l'école tous les jours. Quelqu'un nous apportait de la nourriture dans des gamelles.

Un souvenir toujours très vivant dans ma mémoire : j'étais à Paris lorsque l'on a appris la victoire de Stalingrad. Une petite fête a eu lieu dans la soirée, avec du thé et des biscuits (un grand luxe) chez un couple de petits vieux qui habitaient là avec une de leurs filles d'une vingtaine d'années, il y avait aussi deux cousins dans la trentaine et un monsieur d'environ quarante-cinq ans qui a dit : « la guerre n'est pas terminée, mais maintenant on a de l'espoir. »

Voilà quelques souvenirs de “ma guerre”, on pourra dire que j'ai été très chanceux, mais je ne voudrais pas que l'on oublie que cela a été possible, grâce à la solidarité de la population qui nous entourait.

Ne l'oublions jamais ! ■ JA
* Nous habitons à Belleville.

"C'ÉTAIENT DES ENFANTS" Déportation et sauvetage des enfants juifs à Paris 1940-1945

Cette exposition (entrée libre) de l'Hôtel de Ville présente la complexité et la diversité des enfances juives confrontées à la Shoah.

A compter de la date de la rafle du Vél d'Hiv, les 16 et 17 juillet 1942, l'âge des enfants juifs ne les protégera plus de la barbarie.

4 051 enfants de moins de 16 ans sont arrêtés et envoyés dans les camps de Drancy, Beaune-la-Rolande et Pithiviers. Quelques-uns réussiront à en sortir, les autres mourront de privations ou seront gazés à leur arrivée à Auschwitz.

« Survivants », « enfants cachés », « rescapés », les termes sont nombreux pour désigner les enfants qui ont échappé aux déportations.

Du 26 juin au 27 octobre 2012
Salon d'accueil - 29, rue de Rivoli
- 75004 Paris

Entendu sur radio **RTL**

Z COMME ZÉLOTE DU RACISME ET DE LA PROVOCATION

Éric Zemmour a pour métier non pas d'informer les auditeurs de RTL, mais bien de faire exploser l'audimat, au profit des sponsors des médias qui l'emploient, à coup de provocations haineuses voire racistes.

Sa cible ces derniers jours : la ministre de la justice Christiane Taubira sur laquelle il a déversé ses insanités misogynes et racistes. Visiblement la direction de RTL n'a pas été choquée et l'émission "Z comme Zemmour" va poursuivre ses provocations. Fort heureusement, plusieurs associations ont réagi. Le MRAP s'est déclaré « scandalisé par une chronique haineuse, raciste et misogynie ». Même son de cloche pour SOS-racisme.

Il y a en effet de quoi d'indigner :

« Les femmes, les jeunes des banlieues, sont dans le bon camp à protéger, les hommes blancs dans le mauvais. Après tout, les femmes votent majoritairement à gauche depuis 1981, et dans les banlieues, Hollande a réalisé des scores de dictateur africain. » aboie Zemmour. La présidente du FHaine Marine Le Pen a aussitôt applaudi aux glapissements du provocateur.

Mais tout ce petit monde ranci devrait avoir en mémoire que Eric Zemmour a déjà été condamné en 2011 pour provocation raciale. Il vient encore ces tout derniers jours de comparaître en correctionnelle accusé de diffamation par Patrick Lozès (président du Conseil représentatif des associations noires de France, le Cran).

RTL devrait en prendre acte pour faire cesser les appels à la haine sur ses ondes. ■ PNM



Vous passez vos vacances à Paris ? Alors ne manquez pas ces films en yiddish, projetés cet été à la Cinéma-thèque française de Paris*, dans le cadre de la projection de l'intégrale de l'œuvre d'**Edgard G. Ulmer** : "Après avoir participé au célèbre Les Hommes, le dimanche, coréalisé par Billy Wilder, Fred Zinnemann et Robert Siodmak, Edgar G. Ulmer, d'origine autrichienne, s'exile aux États-Unis. Il y réalise des films destinés aux noirs (Moon over Harlem en 1939) ou aux juifs avec des films en yiddish (Green Fields en 1937, The Light Ahead en 1939) ou à vocation éducatrice (Damaged Lives sur les maladies vénériennes en 1933). Il devient un spécialiste du film à petit budget réalisé pour des compagnies indépendantes. Son sens de l'économie se transforme en une vision esthétique personnelle, non exempte de beauté lyrique et fulgurante avec des chefs-d'œuvre comme Détour (1944), Barbe Bleue (1945), Le Bandit (1955) ou The Man from Planet X (1951)."

Du 4 juillet au 5 août, nous pourrons y voir restaurés par le *National Center for Jewish Film* :

• **American Matchmaker** (*Amerikaner Shadchen*), USA, 1939, 87'. Avec Leo Fuchs, Judith Abardanel, Yudel Dubinsky - Un jeune Juif new-yorkais vient d'échouer dans sa huitième tentative de mariage. Pour s'éviter de nouvelles déceptions, il décide de ne plus rien tenter avant d'avoir rencontré la femme idéale. 18/07 à 19h30 et 25/07 à 15h.

• **Green Fields** (*Grine felder*), USA, 1937, 97', codirigé avec Jacob Ben-Ami, d'après la pièce de Peretz Hirschbein. Avec Michael Goldstein, Helen Bervery, Isidore Cashier - Un étudiant talmudique, Levi-Yitzchok, quitte la synagogue et se rend à la campagne, où il est persuadé de trouver des « Juifs authentiques ». 13/07 à 16h30 et 3/8 à 17h.

• **The Light Ahead** (*Fishke the Lame*), USA, 1939, 94'. Avec Isidore Kashier, Helen Beverly, David Opatoshu - À la fin du XIX^e siècle, une épidémie de choléra éclate dans le petit village de Glubsk, parce que des jeunes filles se sont baignées dans un cours d'eau pollué. 15/07 à 19h30 et 27/07 à 19h30.

• **The Singing Blacksmith** (*Yankel der Schmid*), USA, 1938, 105', d'après la pièce de David Pinski. Avec Moishe Oysher, Miriam Risele, Florence Weiss - Rien ne semble pouvoir décider Yankel le forgeron à prendre épouse. Chanter, danser et boire constituent la profession de foi de ce bon vivant et incorrigible séducteur. 12/07 à 16h45 et 27/07 à 21h30.

* **Cinémathèque française**
51, rue de Bercy Paris 75012
Information 01 71 19 32 00 ou
<http://www.cinematheque.fr/fr/dans-salles/hommages-retrospectives/fiche-cycle/edgar-ulmer,461.html>

POINT DE VUE



ARTEMISIA GENTILESCHI

par JEAN-PIERRE JOUFFROY

Les faussaires usent de méthodes différentes : soit ils peignent avec application pour copier et cela se voit, soit ils cherchent à imiter la manière même de l'artiste qui est leur modèle et ils ne peuvent pas y arriver. La peinture, comme l'écriture, s'opère avec des inflexions inimitables qui sont dues à la constitution de la personne elle-même.

Je suis sorti de l'exposition du Musée Maillol avec un sentiment de gêne inexplicable. J'avais l'impression que l'essentiel des tableaux présentés étaient des copies. Cela est plus que probable pour un certain nombre. J'étais pourtant parti avec les meilleures intentions ; Artemisia Gentileschi est la première femme reconnue pour son talent. La première à avoir vécu de son art. C'est, historiquement, un mérite qu'il faut saluer et qui est de nature à réjouir tous les féministes, féminins ou masculins.

Elle est née en 1593 et donc on peut considérer qu'elle a fini son apprentissage quand elle peint en 1620 la fameuse scène de la décapitation d'Holopherne, catharsis de l'événement dramatique qu'elle a subi par le viol dû à un associé de son père. Il semblerait que, dans le tableau, elle aurait fait son propre portrait en Judith et celui du prédateur en Holopherne.

D'autres que moi, plus qualifiés, pourraient définir cette scène, quasi incestueuse par procuration, et ses conséquences destructrices. Je ne me hasarderai pas sur le terrain. Disons simplement que cette peinture apparaît comme une vengeance symbolique. Elle en a tous les accents. Très personnels pour une fois.

Les peintres ont toujours appris la peinture en copiant leurs prédécesseurs. Dans son enfance et son adolescence, elle a copié son père Orazio (au point qu'il est parfois difficile de certifier certaines attributions) et les compagnons de son père comme Le Caravage auquel elle emprunte les effets d'éclairages contrastés.

Mais une fois établie et nantie de nombreuses commandes, installée à Naples à trente-sept ans, elle embauche des collaborateurs pour faire face à la demande. Elle a toujours dessiné avec précision et fluidité. Elle est très douée pour la composition de plusieurs personnages. Il est probable qu'elle fournit les "sujets", généralement repris à la tradition picturale, le cadre général, et l'agencement des figures et qu'elle en confie l'exécution à ses salariés.

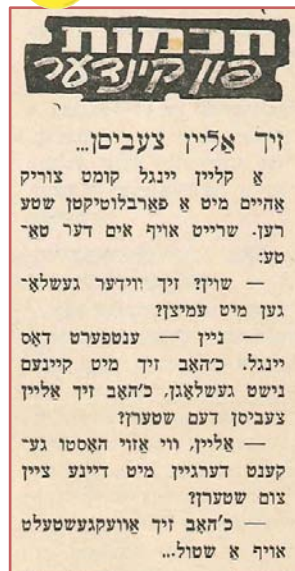
Elle meurt à Naples trente-deux ans plus tard après un passage relativement bref à Londres, qu'elle fuit dès les premiers signes de soulèvement populaire, après avoir fait la conquête artistique de Charles I^{er}.



Artemisia Gentileschi 1593-1652 (Autoportrait)

Bien que l'histoire de la peinture d'Artemisia Gentileschi porte la marque d'une grande capacité d'adaptation aux sociétés diverses dans lesquelles elle a vécu, Rome, Florence, Naples, Londres, c'est néanmoins une histoire personnelle où elle intervient comme femme, avec son caractère propre, dans l'interprétation des thèmes les plus classiques. Mais c'est une époque où les artistes ne signent pas encore leurs œuvres (sauf quelques exceptions, dont celle de Dürer) et donc ce peintre n'écrit pas son nom au bas de ses tableaux. ■

* L'exposition "ARTEMISIA 1593-1654 Pouvoirs, gloire et passions d'une femme peintre" se tient jusqu'au 15 juillet 2012 au Musée Maillol, 61, rue de Grenelle PARIS 7^e - Info : 01 42 22 59 58



Chraït oïf him der tatè :

• Choïn ? Zikh vider guèchloun mit èmitsn ?

• Naïn, entfert dos yingl. Ch'ob zikh mit kaïnèm nicht guèchloun, kh'ob zikh alaïn tsebisn dem chtèrn.

• Alaïn, vi azoï hostou guékènt dergaïn mit daïne tsaïn tsoum chtèrn ?

• Kh'ob zikh avèkquèchtelt oïf a chtoub... ■

SORTIES



la librairie

Envoyez vos commandes aux **Éd. de la Presse Nouvelle**, 14, rue de Paradis, 75010 Paris. Livrés dès réception de la commande et de son règlement [chèque à l'ordre de l'UJRE] à l'adresse de votre choix. NB: Les commandes de librairie sont servies aux conditions habituelles, nous contacter. ■

Rina Cohen, Charles Dobzynski, Haïm Vidal-Sepiha, Jacques Varin

LE CYCLE DES LANGUES JUIVES

préf. J. Lewkowicz, 60 pages,

10€ + 2€ de port

Panorama historique de l'ensemble des langues juives, du yiddish et du judéo-espagnol à l'hébreu, nécessaire rappel d'un des fondements de la culture juive... ■

Élie Rozencwajg. ÉCRIS, PAPA, ÉCRIS

[Shrayb,

tatechi, shrayb]

préf. Itzhok Niborski, traduit du yiddish par Batia Baum,

228 pages

dont un album photos de 20 pages,

25€ + 4€ de port

Une description des fêtes juives quasi ethnologique, un regard malicieux d'adulte, caché à Bruxelles pendant l'Occupation, sur son enfance au *shtetl* à la fin du XIX^e siècle ! Élie n'aura décidément pas satisfait au désir de son père : fonder "une lignée de rabbins"... Si l'éducation religieuse qu'il a reçue se perpétue... elle ne passe plus par lui. Dans la veine d'un récit de Sholem Aleikhem, il nous donne à comprendre pourquoi il a transmis à ses enfants ... une éducation libre et laïque. ■

MOT D'ENFANT

IL S'EST MORDU ... TOUT SEUL !

Un petit garçon revient chez lui avec le front ensanglanté. Son père lui crie :

• Ça y est, tu t'es encore battu avec quelqu'un ?

• Non – répond le garçonnet – je ne me suis battu avec personne, je me suis mordu le front tout seul.

• Tout seul, comment as-tu pu atteindre ton front avec tes dents ?

• Je suis monté sur une chaise... ■

Adapté au judéo-espagnol *

El chico que se modrio la frente

En la ciudad de Stîp, aviha un mancevo que se yamava Djoha. Un dia, quando era tchico, Djoha entro en su casa con la frente llena de sangré. Su padre le grito :

• Qualo es esto, con quien te battitech ? (te akharvatech?)

• No, dicho el ijico, no me batti con ninguno, me modri la frente io mismo solo !

• Solo ? pregunto el padre , i como izitech para modrer tu frente con tus dientes ?

• Padre, que creech, subi en una sia ! ■

* **Ndt** : Que les puristes du Djudio m'excusent et veuillent bien corriger ce texte, librement adapté et traduit, avec l'aide de ma sœur, et de nos trop somnolentes réminiscences ! **DONNA LEVY**